

Binswanger, interlocuteur privilégié pour la critique de la psychanalyse chez Merleau-Ponty

ALEXANDRE CLERET

Resumé: Alors qu'il n'est cité que dans un ouvrage, Binswanger constitue une référence capitale pour comprendre la critique et le réaménagement merleau-pontyenne du freudisme puis de la psychanalyse en général. Les deux pensées convergentes tant dans les éléments de critique psychologique mobilisés que dans l'orientation et les thèmes fondateurs de leurs pensées respectives ; il s'agit en effet pour les deux auteurs de critiquer le causalisme, le naturalisme, l'énergétique et le concept même d'inconscient tel qu'il a été thématiqué par Freud, mais au-delà de la critique en elle-même, il s'agit de trouver à travers elle impulsion ou la relance de leur propre interrogation. De ce point de vue, Binswanger et Merleau-Ponty pensent tous les deux à la réforme de l'objet traditionnel de la psychologie et de la philosophie et de l'oscillation constante entre les deux termes du dualisme du sujet de l'objet pour promouvoir la notion d'existence comme troisième voie entre le physique et le psychique ; tout deux insistent sur le lien indéfectible entre cette existence et son expression ; ce sont enfin des conceptions comparables de la transcendance de l'intersubjectivité qui sont défendues, qui permettent de faire converger les anthropologies respectives recherchées par Binswanger et Merleau-Ponty.

Mots-clé: *l'analyse existentielle, ontologie, psychologie.*

Cet article désire poser les fondements¹ d'une discussion de la psychiatrie de Binswanger avec la pensée de Merleau-Ponty et

¹ La discussion systématique de la pensée de Binswanger et de Merleau-Ponty sera effectuée dans un travail à venir. Il s'agit dans un premier temps de voir comment et dans quelle mesure la critique de la psychanalyse opérée par Binswanger sert et détermine celle que Merleau-Ponty entreprend à partir de la Phénoménologie de la

s'intéressera essentiellement à l'intermède Binswanger dans la réception merleau-pontyenne de la psychanalyse. Plusieurs constats s'imposent en la matière.

Premièrement, le rapport de Merleau-Ponty à la psychanalyse connaît une évolution remarquable depuis *La Structure du comportement* jusqu'à *Visible et l'invisible*, en passant par la *Phénoménologie de la perception* et les *Cours à la Sorbonne sur la psychologie et la pédagogie de l'enfant*, qui discutent presque systématiquement la psychanalyse freudienne et la psychanalyse en général, le penseur passant d'une critique sans appel du freudisme jusqu'à une relecture heuristique qui voit dans la psychanalyse de la chair une orientation ontologique neuve. Il faut avoir conscience de cette évolution et du changement de statut donné à la psychanalyse freudienne pour éviter de constituer un artificiel rapport univoque de Merleau-Ponty à la psychanalyse, comme si celle-ci se réduisait à Freud et comme si la lecture de Freud s'arrêtait pour Merleau-Ponty à 1943, mais aussi pour comprendre dans la durée la position du penseur dans sa lecture des psychologues et des psychanalystes en général

perception. Deuxièmement, il faut voir, au-delà de l'usage pragmatique du psychiatre suisse réalisé dans cet ouvrage, que le dialogue continue de manière silencieuse et souterraine : l'absence de référence de l'un à l'autre ne doit pas amener à conclure à une fin de commerce philosophique, bien au contraire ; nous pensons que l'anthropologie existentielle défendue par Binswanger contre l'anthropologie naturaliste freudienne informe la pensée de Merleau-Ponty jusqu'au *Visible et l'invisible*. Enfin, il faudra voir combien la pensée de Binswanger permet de comprendre et de pondérer l'usage fait de la psychanalyse par Merleau-Ponty dans son ontologie dernière et programmatique, mais propose également un projet d'unification de la psychologie qui n'est pas étranger au projet d'homogénéité des psychologies pensé par Merleau-Ponty à partir des années 1950, projet qui aboutit à l'ontologie de la chair et qui en est selon nous le point nodal. En retour, il s'agira de montrer quelle critique la pensée de Merleau-Ponty apporte à la pensée de Binswanger, qui manque cruellement d'une théorie de la perception et dont l'ontologie est instable, le sens donné par Binswanger à la notion d'*a priori* étant très discutable. La pensée de Merleau-Ponty permet finalement, beaucoup plus que la pensée de Heidegger, de formuler l'intuition fondamentale de Binswanger, déformée par un manque de recul vis-à-vis de ses références philosophiques multiples : l'essence a besoin du temps. Nous ne pouvons ici que présenter les convergences relatives au premier plan de travail évoqué.

Deuxièmement, il y a une difficulté supplémentaire pour comprendre le rapport de Merleau-Ponty à la psychanalyse : il faut identifier et assumer les conséquences d'une lecture critique en évolution déterminée par les positions de Bergson, Goldstein, Politzer et Binswanger sur la psychanalyse freudienne. Si Bergson, prisme philosophique de saisie de psychanalyse est un des plus officiellement cités et des plus importants pour le jeune Merleau-Ponty, mais aussi dans l'ouvrage posthume - notamment pour la compréhension du temps vécu, et du temps de la psychanalyse, « ce temps qui ne passe pas », l'indestructible - Politzer et Binswanger proposent des critiques déterminantes, du point de vue de la psychologie et de la psychiatrie. Or, ces critiques ne sont que très furtivement mentionnées dans l'œuvre de Merleau-Ponty, qui ne les discute pas, et on pourrait croire qu'elles ne sont, précisément, que mentionnées ponctuellement. Nous pensons au contraire qu'il s'agit de deux thèses qui influencent voire déterminent et le changement de position de Merleau-Ponty par rapport à la psychanalyse à partir de la Phénoménologie de la perception, pour ouvrir une discussion générale avec la psychologie qui sera maintenue jusque dans les derniers écrits, et la conviction qu'une psychanalyse réformée serait le terrain d'une unification de la psychologie et la possibilité d'une ontologie nouvelle.

La lecture de Politzer est capitale pour comprendre la critique du matérialisme, de l'énergétisme et de l'éclectisme freudiens chez Merleau-Ponty ; nous ne nous intéresserons cependant pas ici à ce pan de la formation psychologique critique de Merleau-Ponty, car c'est une autre lecture, ultérieure à celle de Politzer, qui retiendra notre attention : celle du psychiatre suisse Binswanger. Alors qu'il n'est explicitement mentionné que dans un ouvrage, la Phénoménologie de la perception, et que de son côté, Binswanger cite nombre d'auteurs (Husserl, Heidegger, Sartre, Strauss, Gelb et Goldstein, Minkowski, etc...) qui sont tous également des références du penseur français, sans jamais le citer, l'auteur suisse accompagne en réalité selon nous les changements

de la pensée de Merleau-Ponty jusqu'au Visible et l'invisible, à des titres variés mais toujours importants en fonction des étapes de la maturation merleau-pontyenne. L'importance de Binswanger pour Merleau-Ponty est d'abord une version presque phénoménologique de la psychanalyse, qui la rend plus sujette à l'intérêt du philosophe – ne serait-ce qu'en comparaison du peu de cas fait à la psychanalyse dans la *Structure du comportement* – et qui a le mérite de s'articuler aux travaux de Gelb et Goldstein, dont on connaît l'importance dans la pensée merleau-pontyenne.

Mais c'est souvent à cet apport que l'on cantonne la lecture faite par Merleau-Ponty de Binswanger : la réforme et la reformulation de la psychanalyse en dehors d'un matérialisme lourd et inconséquent vers une psychanalyse pensée dans les termes de l'intentionnalité, fondée autour de la notion de projet de monde – très souvent entendue selon un formidable contresens dans un sens existentialiste, pour ne pas dire sartrien.

Or, il apparaît qu'outre la reformulation phénoménologique de la psychanalyse, Binswanger propose à Merleau-Ponty une voie de travail qui rencontre sa propre démarche : la recherche d'une anthropologie authentique et enfin conforme à son concept, qui puisse avoir comme objet l'homme en son entier, en son unité de corps et d'âme. Ce n'est rien moins que le dépassement de la position métaphysique de l'âme et du corps dont il est question dans le fond entre les deux penseurs, grâce à une critique philosophique de la psychanalyse et de la psychologie, un matériel clinique et scientifique conséquent mais surtout une ontologie de la psychologie.

On présentera d'abord l'analyse existentielle afin de poser les conditions du débat avec Merleau-Ponty, la rencontre de la psychiatrie et de la pensée merleau-pontyenne n'allant pas de soi. On pourra alors se concentrer sur les points principaux de discussion de la psychanalyse : le problème de la causalité et du déterminisme, la question fâcheuse de l'énergétique, l'ouverture de l'anthropologie authentique, fer de lance de la pensée des deux

auteurs et enfin la signification à donner à l'inconscient, si tant est que le terme soit maintenu.

Binswanger, avant d'être le fondateur de la Daseinanalyse, est le père d'une méthode psychologique nouvelle dont la prétention est d'abord la réforme de la psychiatrie par une psychanalyse freudienne ressaisie en termes phénoménologiques et ontologiques : l'analyse existentielle. Il s'agit par là de permettre à la psychiatrie d'avoir conscience d'elle-même quant à ses fondements et son orientation générale véritable : une psychiatrie compréhensive à fondement ontologique. Nous en donnerons ici les caractéristiques essentielles afin de comprendre et de situer le type de pensée qui inspire la réflexion de Merleau-Ponty.

L'analyse existentielle se présente comme une réforme de l'objet de la psychologie, qui vaut réforme de son esprit même et implique en conséquence un changement de méthode. La psychiatrie classique est matérialiste, fonctionnelle et réductionniste : les maladies mentales sont des maladies du cerveau¹. C'est une physiologie qui rêve d'être une psychologie. Binswanger montre l'échec de cette conception à prendre en compte l'ensemble des maladies mentales² et à en expliquer la genèse et le sens - comme orientation et comme signification -, et insiste sur le manque en psychiatrie d'une anthropologie authentique, une conception de l'homme qui ne le réduise pas d'abord à un corps objectif. La psychiatrie ne peut plus être la

¹ La théorie aliéniste au sens de Griesinger, Wernicke ou Jackson est fondée autour de ce seul principe théorique fonctionnel. Cf. « Sur la direction de recherche », désormais noté SLDR, « Psychanalyse et psychiatrie clinique », désormais noté PPC, in *Discours, parcours, et Freud*, désormais noté DPEF, p. 140, et enfin « Fonction vitale et histoire intérieure de la vie », désormais noté FVHIV, in *Introduction à l'analyse existentielle*, désormais noté IAE, pp. 50-51.

² La psychiatrie classique ne comprend pas les psychoses - se pose pourtant bien la nécessité d'une compréhension, d'une approche holiste visant la signification de la maladie - mais recherche leur *explication* selon le postulat fonctionnel aliéniste et procède par action coercitive sur le malade, par une véritable *contrainte par corps*. Mais la psychiatrie classique ne donne pas non plus de compréhension satisfaisante de la manie, et encore moins de la schizophrénie, maladie la plus complexe : les projets de monde sont beaucoup plus compliqués que dans une névrose et sont multiples.

neuropathologie de la fonction cérébrale ; l'objet de psychiatrie ne peut plus être l'ensemble des relations soumises aux lois de la nature, mais l'« unité des moments significatifs se déterminant en un jeu interne », l'« unité d'une élaboration de soi-même suscitée par une motivation interne. »¹.

C'est pourquoi le psychiatre propose de réformer la psychiatrie à la lumière de la notion de structure, qui provient chez Binswanger d'un héritage biologique et psychologique d'un côté, d'un héritage phénoménologique et ontologique de l'autre. La structure en question n'est plus la forme biologique ², ce n'est plus tout à fait la structure ontologique du Dasein ³, c'est la structure de l'être-présent comme être-dans-le-monde et être-par-delà le monde⁴, à laquelle on a accès perceptivement, rationnellement et intuitivement⁵ par l'ensemble de l'expressivité de la personne et par l'écoute de l'histoire intérieure de la vie de la personne, le récit orienté et signifiant de soi sur soi. Il y a une cohésion de la structure qui s'exprime dans l'unité d'un style présent dans toutes les expressions de l'existence en question. Avec une telle norme on a la possibilité « d'établir avec une exactitude scientifique les déviations de cette norme »⁶, et une telle norme est chez Binswanger équivalente au monde ou au projet de monde. Produire la norme pathologique, c'est effectivement « établir le monde des malades ».

¹ IAE, introduction, pp. 39-40.

² Cf. l'ensemble de l'article SLDR in DPF. Cf. surtout pp. 58-65. « Ce tout n'est ni un tout fonctionnel, un « cycle de structure », ni un tout complexe, ni même un tout réique, mais un tout au sens de l'unité d'un projet de monde. », SLDR, p. 72.

³ Cf. SLDR, p. 52, « Importance et signification de l'analytique existentielle de Martin Heidegger pour l'accession de la psychiatrie à la compréhension d'elle-même », désormais noté ISAEH, in IAE, pp. 247-263, « Analytique existentielle et psychiatrie », désormais noté AEP, in DPF, pp. 92-93. Cf. également, à titre d'introduction au problème de la référence heideggerienne chez Binswanger, Fédida, DPF, préface, p. 34, et surtout Françoise Dastur, *La phénoménologie en question*.

⁴ SLDR, p. 65.

⁵ Au double sens d'une intuition quasi-phénoménologique, et plus précisément éidétique, et d'une intuition commune, relevant également de la manti que

⁶ SLDR, p. 66.

Binswanger produit donc une nouvelle psychiatrie ayant pour objet le sujet humain en son entier, sans pour autant que l'objet proposé soit réellement unifié d'un point de vue scientifique. En effet, il propose une approche structurale de l'humain, qui le prenne comme tout, de l'organisme à la personne, mais il n'arrive pas réellement et scientifiquement, à en faire un objet et propose dès lors de saisir ce sujet par deux jeux de dualité. La première concerne les niveaux d'appréhension psychique du sujet et distingue au sein de l'homme en son entier l'ensemble biologico-psychique de l'organisme et de l'âme de la dimension, phénoménologique, intentionnelle de l'esprit¹; la seconde est d'ordre ontologique et vise à poser dans la structure anthropologique un a priori ontologique qui s'exprime dans une existence qualifiée par un ou des projets de monde². Il ne s'agit pas

¹ L'âme désigne l'« unité de fonction animée », la « fonction vitale psychique ». C'est la « quintessence des fonctions vitales psychiques », l'« organisme » de différentes *fonctions vitales*, biologico-psychologiques. Binswanger s'inscrit dans la conception de Scheler, où l'âme désigne le type de psychique lié au corps vécu et vise une unité directement remarquable de l'existence humaine dans les états de disposition affective (*Befindlichkeit*). L'âme ainsi définie s'oppose à l'esprit ou *Geist*, la dimension intentionnelle de l'esprit. L'homme est âme et corps vécu.

² Nous ne pouvons ici rentrer dans les difficultés de la structure du sujet chez Binswanger mais nous devons préciser sa logique *en feuillets*, comme chez Merleau-Ponty. On a tout d'abord affaire (1) au transcendantal du transcendantal, l'angoisse, *un pur il va y avoir de l'angoisse*, très intéressant par rapport au *il y a merleau-pontyen*. On a alors affaire au niveau de la structure ontologique en elle-même, à ce que Binswanger appelle de manière équivoque la *nature* de l'homme, cf. « A propos de deux pensées de Pascal trop peu connues sur la symétrie », désormais noté DPP, in IAE, pp. 228-229 : « étendue et étroitesse, mais encore la hauteur et la largeur appartiennent à la nature de l'homme. ». La structure ontologique est essentiellement spatiale, d'une spatialité *originale*. Binswanger appelle ce fonds ontologique *l'assise* ou la *pesanteur*. Concept origininaire de l'anthropologie de Binswanger, elle désigne tel quel un être-empoté-vers..., qui se décline en effort ou volonté (synonymes élévation, ascension, distinct de vol) et chute de l'autre. DPP, p. 229. Le poids en question n'est pas le simple poids corporel, qui ne se comprend que par rapport au poids de l'existence, à la pesanteur principielle de l'incarnation. L'assise se caractérise et se déploie en un ensemble de catégories ontologiques subordonnées, notamment *l'orientation*, où la structure ontologique est direction et signification, mieux : direction est signification. On articule alors les concepts de verticalité, d'horizontalité, etc...afin de qualifier le type de structure ontologique, le *sens* dans lequel va l'être du sujet. On peut alors poser (3) *l'accordement* de l'être-présent, la rencontre qualifiée avec le monde ; la *matérialité* du projet de monde jaillit de l'accordement de l'être présent et concerne l'ensemble du

d'un substantialisme¹ car l'a priori ontologique à l'origine du type d'existence concret n'est pas une nature qui se déploierait logiquement dans une histoire ; la structure n'a de sens que dans l'existence où elle s'exprime et dépend essentiellement des tours donnés à l'histoire individuelle : elle est un a priori spécial, dont le sens reste à qualifier, qui n'est pas un véritable a priori : un a priori, une essence qui a besoin du temps, comme chez Merleau-Ponty.

Il serait erroné et caricatural de dire que la méthode de Binswanger serait une synthèse de la méthode phénoménologique et de l'analytique existentielle de Heidegger. Nous ne pouvons ici statuer sur le rapport du psychiatre à ces deux héritages

concept de monde : le monde ambiant, le monde des choses, l'univers en général, le monde commun et le monde propre. C'est par le sentiment et la tonalité, en eux et par eux qu'il y a monde : l'être-présent « en eux est dans le monde, a du monde, existe. », SLDR, p. 80. Ils sont la *clé* dans la *partition* de l'existence, sans lesquels il n'y a pas d'existence. Seulement alors (4) on a un projet de monde qualifié, entre transcendantal et empirique ; c'est le niveau de l'existence concrète, de l'être-présent concret observable et ses conduites, résultante de la tension entre projet de monde et possibilité de monde. C'est le moment empirique de l'être, le développement de son histoire : dans la série des contenus de l'expérience vécue, « son rapport unique, non répétable, historique et rien d'autre, rapport dont les faits correspondent à l'introduction du concept d'histoire intérieure de la vie. », FVHIV, p. 55. La manifestation du projet de monde dans l'existence concrète est totale : elle touche le monde propre, *l'ipse*, la conscience du corps, etc....Même s'il y a plusieurs projets de monde, on a affaire à l'« unitarisme de la structure de l'être-dans-le-monde », SLDR, p. 79. Il faut identifier le type de projet de monde : statique, problématique de la continuité, de la discontinuité, etc...Cf. SLDR, pp. 68-72. En fonction (5) de la santé ou de la maladie du sujet, le sujet produit des *efforts* pour lutter contre la tension entre le projet de monde et les possibilités de monde, soit *contre le projet de monde lui-même*, dont le sujet n'a pas conscience autrement que sous la forme, extériorisée, d'un « monde » disharmonique, que le sujet entend repousser et fermer. Le projet de monde prescrit la manifestation possible de l'étant, et n'accepte donc que ce qui est conforme au projet de monde. C'est là une règle pour le projet de monde : le sujet cherche toujours à le maintenir et le défendre ; « l'équilibre dynamique de l'être-présent » doit être maintenu à tout prix. Dès lors, « les graves protections phobiques concourent à ce maintien. », SLDR, p. 75. Finalement, le projet de monde comprend son opposé, les défenses, qui le maintiennent, et il vise toujours à son expression extérieure ponctuelle, qui ne calme jamais la source existentielle.

¹ Même si Binswanger emploie le terme de manière maladroite, cf. FVHIV, p. 76 : tout sujet relève d'un type de caractère, d'une essence, bref, d'un « substratum ontologique » ; ce caractère se révèle au cours de l'histoire de la vie. Mais cette essence est essentiellement relative à l'histoire qui la révèle ; sans histoire, pas d'essence : elle n'acquiert son caractère d'essence que dans l'histoire, où elle « s'essencifie ».

philosophiques¹ mais nous devons en revanche préciser le contexte et la nature de la méthode de Binswanger. Le terrain de Binswanger est d'abord la psychiatrie, ses insuffisances philosophiques et son réductionnisme, mais aussi la richesse de son matériau clinique, observations et descriptions. La méthode est, elle, de type psychologique compréhensif selon l'esprit de la psychanalyse, mais sans l'hésitation fondamentale de Freud entre matérialisme naturaliste et déterminisme psychologique : elle est vraiment holiste et vise, par l'appui, mais l'appui seules des connaissances physiologiques, une explication et une compréhension psychologique de la personne. Cette compréhension relève d'une herméneutique psychanalytique précise, qui distingue la compréhension perceptive globale de la compréhension psychologique méthodique, qui procède d'abord par collecte du matériau, le comprend rationnellement selon son contenu, puis interprète selon les libre-associations, interprétation qui permet de produire les articulations de sens et de motivation être les différents contenus et de donner une cohésion psychique générale à la vie psychique qui apparaît enfin pour le psychologue. Mais cette compréhension se distingue essentiellement de la psychanalyse dans la méthode et le type de relation analytique établie². L'orientation ontologique pousse Binswanger à poser une

¹ Un prochain travail s'occupera de ce problème.

² Nous ne pouvons ici pour des questions de place développer ce point, qui trouvera sa place dans un prochain travail ; nous pouvons en revanche dès maintenant dire que la relation analytique chez Binswanger est *humaine* et met en face deux *prochains*, le médecin ne s'effaçant pas comme chez Freud derrière sa *fonction*, et a fortiori derrière sa *fonction-écran* ; deuxièmement, là où Freud essaie de *pondérer* la *suggestion*, inévitable en psychanalyse Binswanger la critique pour mieux la radicaliser : il y a création en psychothérapie de la possibilité d'une action physique directe sur le patient, action qui a un sens éminemment symbolique indissociable du rapport au corps, ce dernier ayant matérialisé et incarné symboliquement la maladie. Troisièmement, l'analyse existentielle ne se limite pas comme la psychanalyse à la mise au jour d'un matériel bio-historique et se distingue de la méthode psychanalytique composite, qui lie une approche psychologique en première personne à deux approches en troisième personne, fonctionnelle-dynamique et téléologique : l'analyse existentielle s'intéresse au lien infrangible de la fonction vitale à l'histoire intérieure de vie et propose un traitement essentiellement psychologique. Enfin, conséquence des points précédents, l'analyse existentielle change la signification de l'inconscient, en minore – sans l'abandonner – la

existence orientée par un type d'être donné qui seul peut rendre compte des événements vécus par le sujet selon sa typique ontologique, et qui se distingue de la conception empirique simple de l'existence, sans réel transcendantal, que l'on trouve chez Freud, et qui renvoie systématiquement l'existence à sa libido. L'orientation phénoménologique de la pensée de Binswanger l'amène, sans réellement opérer de réduction¹, à analyser la conduite puis le vécu en termes de soi-même d'un côté et de projet de monde de l'autre, distinction abstraite d'un sujet-centre et d'un objet-monde qui s'avèrent identiques dans la conception de la transcendance défendue par Binswanger : il s'agit finalement de voir comment se constitue originairement le monde pour le sujet et quel y est le sens de l'intersubjectivité. Finalement, on trouve chez Binswanger deux principes méthodologiques : l'utilisation de la notion de « structure de l'être-présent » et l'interprétation du contenu de son langage en tant que ce contenu est considéré comme phénoménal. L'analyse existentielle est donc une analyse logique des contenus structuraux de la parole du *Dasein*, présent comme être-dans-le-monde, doué d'un *logos* propre.

Concrètement donc, Binswanger a affaire à la totalité de la personne, corps et âme, que l'on observe et que l'on écoute raconter son histoire intérieure de vie, mais on en prend aussi connaissance de manière extérieure, en se renseignant sur sa biographie extérieure, en écoutant les proches, en se penchant sur les résultats des sciences psychologiques autres. L'analyse existentielle consiste essentiellement à identifier et décrire les projet de monde, soit concrètement l'ensemble unitaire des flexions de l'être-au-monde, flexions de la spatialité et de la temporalité, puis de ce que Binswanger appelle la couleur, l'éclairage, la matérialité, et la dynamique du projet de monde. On peut alors créer, comprendre et parler la langue de la maladie, faire ainsi

signification quantitative énergétique, et réhabilite l'image contre le primat du symbole, le contenu manifeste contre l'importance du contenu latent.

¹ Il n'y a pas chez Binswanger de réduction transcendantale, mais seulement une esquisse de réduction eidétique.

apparaître son sens, et éventuellement réinscrire le malade dans un monde commun et se donner la possibilité, littéralement, de le ramener sur terre.

Ces considérations rendent possible le rapprochement d'avec Merleau-Ponty. Celui-ci défend une conception de l'existence comme troisième voie entre le physique et le psychique qui rencontre remarquablement le nouvel objet assigné par Binswanger à la psychiatrie et à la psychologie en général, l'existence pleine ou totale¹. Deuxièmement, cette existence est caractérisée par un être-au-monde engagé selon une typique et un style particulier qui prescrit à tous les modes d'expressions du sujet sa prégnance infrangible². L'être-au-monde, l'intentionnalité latente et surtout le style merleau-pontyen posé dans *Signes* et développé dans le *Visible et l'invisible*, convergent avec la notion binswangérienne de projet de monde, à laquelle elles doivent beaucoup. Troisièmement, cette existence se manifeste et se donne dans ses expressions : dans les deux cas, l'être-au-monde et son langage s'entre-expriment dans une circularité comparable. La chair et son expression polymorphe est l'équivalent merleau-pontyen de la conception binswangérienne du rêve, de la maladie et du langage comme expressions du sujet, et non comme signes ou simples symptômes. La conception du corps³ et l'importance de

¹ Il s'agit chez Binswanger de « comprendre l'homme dans son existence totale, et de l'expliquer à partir de son existence totale. Et cela n'est possible que sur la base de notre existence totale ; en d'autres termes, que si nous nous interrogeons avec notre existence totale sur l'essence et le mode de l'être-homme et si nous donnons une expression à cette interrogation. », « Freud et la constitution de la psychiatrie », désormais noté FCP, p. 176. Une telle citation pourrait être attribuée à Merleau-Ponty au début du *Visible et l'invisible*, quand il pose le principe de la surréflexion, de la diplopie ontologique ; on pourrait également y voir une reformulation du vœu de l'œil et l'esprit : nous sommes le composé d'âme et de corps dont il faut produire la pensée.

² Le projet de monde engage la totalité de l'existence ; les mondes où le sujet s'intègre sont tous affectés de l'indice propre à la maladie : monde ambiant, monde des choses et monde commun, cf. SLDR, p. 74. Cf. également la description de l'« unitarisme de la structure de l'être-dans-le-monde », SLDR, p. 79.

³ Sur l'importance de la dimension symbolique du corps et son lien au niveau objectif, physiologique, voir le cas rapporté in « De la psychothérapie », désormais noté DLPT, à partir de la page 123, in IAE.

la spatialité dans les deux pensées est de ce point de vue remarquable¹. Pour finir, la conception de la transcendance² et le rôle et le sens donné à l'intersubjectivité³ sont, sinon superposables, comparables. Les conditions de possibilité de la rencontre sont ainsi posées.

¹ Cf. DPP, sur la thématization chez Binswanger de la spatialité du corps propre, sa valeur de niveau ou de norme perceptive, à comparer avec l'ensemble du chapitre « La spatialité du corps propre » dans la *Phénoménologie de la perception* et les notes de travail relatives au niveau, au volant et au dimensionnel, ainsi que la tension entre le secret natal du corps – la réversibilité – et l'extension de la réversibilité à tout le sensible dans le *Visible et l'invisible*. Désormais noté VI.

² L'analyse existentielle examine et veut comprendre à chaque fois le contenu de monde et le contenu *d'ipse*. Ceci signifie comprendre la transcendance, qui implique toujours le monde, c'est-à-dire ce vers quoi la transcendance s'effectue, comme le sujet de la présence, *l'ipse*, le soi-même qui effectue la transcendance en se dépassant lui-même, en se réalisant, c'est-à-dire en existant. La transcendance n'est plus simplement ce qui est à l'extérieur du sujet, le monde conçu objectivement comme un en soi, elle n'est plus ce qui s'oppose à l'immanence d'un sujet transcendantal positif et clos sur lui-même, elle est en situation la relation infrangible d'un monde qui se fait et d'un sujet qui se fait, c'est-à-dire aussi d'un monde qui peut se défaire et d'un sujet qui peut se défaire en s'intéressant exclusivement à sa présence, qui reste une certaine modalité de monde. Le concept de monde chez Binswanger implique toujours le sujet et ne désigne jamais l'extériorité. Donc, l'être-présent transcende signifie ; il est *formateur* de monde, c'est à dire il laisse advenir *du* monde et il donne avec le monde un aspect originel qui n'est pas posé comme objet mais qui sert de prototype pour tout étant manifeste dont on peut faire l'expérience, ce qui implique toujours, il ne faut pas l'oublier, l'être-présent lui-même. Le sujet est en rapport originaire et essentiel à un monde, une détermination qualifiée du monde, qui joue comme prisme de l'expérience de ce qui est : le monde commun, soi-même, etc... Avec l'idée d'une telle transcendance, Binswanger voit un remède au « cancer dont souffre toute psychologie », SLDR, p. 54, soit le clivage du monde en sujet d'un côté, en objet de l'autre. On voit ici une conception de la transcendance qui rencontre, sans aucune interprétation forcée, l'idée de transcendance défendue par Merleau-Ponty dans son dernier ouvrage. C'est au niveau de la psychologie que Binswanger effectue une découverte ontologique proche de la chair merleau-pontyenne, chair du monde qui incarne principalement la transcendance, rend compte de la chair du sujet qui transcende, et est toujours ce vers quoi la transcendance subjective s'effectue. Binswanger pourrait faire sien le *Leitmotiv* de Merleau-Ponty en la matière : *sortir de soi est identiquement rentrer en soi*.

³ Le *Nous* serait le véritable, et méconnu, objet de la psychologie, contre le sujet abstrait de l'intersubjectivité primordiale, contre la conception husserlienne première d'un *ego* transcendantal comme fond de la réduction, abstraction pour laquelle se posera toujours le problème concret d'autrui, où la rencontre est un fait qui rentre en tension avec le solipsisme de principe. Une telle communauté originaire converge avec la chair sociale thématisée par Merleau-Ponty, milieu indissociablement parental et social d'où procède l'individu. Binswanger réalise lui aussi, sans vraiment le thématiser, une articulation entre psychologie et sociologie.

Binswanger n'est pas une caution psychologique-psychiatrique sur la psychanalyse qui aurait l'avantage de se donner une perspective phénoménologique et qui permettrait d'une part à Merleau-Ponty de récupérer une critique de la psychanalyse depuis la psychologie en général et de la mobiliser à titre d'argument d'autorité, en évitant de produire une critique propre et personnelle, d'autre part que la parole du philosophe sur la psychologie soit acceptable et légitime.

Il s'agit au contraire avec Binswanger, sans le transformer en prétexte ou caution et en travaillant avec lui, de donner une place à la psychanalyse sans que cela soit nécessairement la psychanalyse freudienne mais une psychanalyse revisitée par la philosophie et par l'expérience psychiatrique – fidèlement au souci de l'existence que Merleau-Ponty prend en compte. C'est finalement d'une véritable rencontre philosophique dont il s'agit, mais d'une rencontre qui n'a en réalité pas eu lieu mais qui, bien qu'invisible et silencieuse, est opérante.

Binswanger entend juger une œuvre au nom de son inspiration véritable¹. La psychanalyse est simultanément envisagée et critiquée dans son orthodoxie freudienne et dans ce qu'elle donne à penser et repenser en terme de psychologie, sans son cadre originaire matérialiste et naturaliste réductionniste pour proposer une réforme de la psychiatrie et le fondement d'une unification de la psychologie. C'est davantage l'esprit que la lettre de la psychanalyse qui intéresse Binswanger, bien qu'il soit, beaucoup plus que Merleau-Ponty attentif aux détails des concepts, de la méthode et du système freudiens. L'avantage de Binswanger tient au fait qu'il produit une critique de la psychanalyse depuis la psychologie en général, en la confrontant à

¹ « La prise de possession de la personnalité par la pensée conceptuelle, c'est là où je vois l'impulsion principale que la science de l'homme comme individu a reçu de Freud. » PPC, p. 137. Cf. surtout les articles « *Freud et la constitution de la psychiatrie* » « *La conception freudienne de l'homme à la lumière de l'anthropologie.* », in DPEF. Cf. également « Apprendre, comprendre, interpréter en psychanalyse. », désormais noté ACIP, in DPEF, pp. 171-172.

la théorie multiple du psychologique – psychologie phénoménologique¹, psychiatrie et psychopathologie –et à sa variété de pratiques – les différentes psychothérapies et dispositif analytiques - depuis le chez soi de la psychanalyse : la discipline est critiquée sur son champ opératoire scientifique par un agent relevant du même champ conceptuel et méthodologique. Binswanger a par ailleurs une formation d'analyste. Sa critique a nécessairement une portée scientifique plus totalisante que les critiques externes du penseur français.

Quel est le rapport de Binswanger à la psychanalyse ? Il est tout d'abord convaincu de la portée pratique de la psychanalyse et de son caractère thérapeutique fécond par rapport à la psychiatrie. Mais, le freudisme posant des problèmes théoriques et épistémologiques certains, le psychiatre mène une interrogation sur les fondements scientifiques², la méthode³ et sur la technicité⁴ de la psychanalyse. Binswanger attend de cet examen un double

¹ Au sens psychologique clinique et non au sens husserlien ; la première est une intégration des apports phénoménologiques, essentiellement la théorie de l'intentionnalité et la réduction eidétique mais surtout pas la réduction transcendantale puisqu'on reste avec la psychologie clinique comme sciences positive dans l'attitude naturelle. L'ensemble des connaissances cliniques obtenues de manière expérimentale et a posteriori reste valide et on a en réalité affaire à une psychologie clinique d'orientation phénoménologique sur une démarche originaire qui reste a posteriori. Seulement, cette psychologie se donne des outils d'analyse et de méthodes d'origine phénoménologique sans accomplir la radicalité du geste transcendantal. La deuxième est une psychologie apriorique qui ne produit pas de psychologie objective, positive et qui constitue en réalité une propédeutique à la phénoménologie pure transcendantale. La psychologie d'orientation phénoménologique dont on parle ici concerne des auteurs comme Schilder ou Graumann.

² L'anthropologie naturaliste surtout ; Binswanger n'insiste pas comme l'a fait Politzer sur l'incertitude et l'inconséquence du fondement ontologique et méthodologique chez Freud, qui mobilise un matérialisme fondé sur un présumé biologique tout en prétendant thématiser un déterminisme psychique.

³ Quelle est la spécificité de l'expérience, de l'interprétation et de la compréhension chez Freud ? Quels sont les différents niveaux de compréhension des conduites dans le freudisme, entendu que la focale de Freud n'est pas exclusivement psychologique, loin s'en faut ?

⁴ Le problème de nombre de ses concepts, dont la nature est en même temps énergétique, biologique, et psychologique ; les concepts freudiens élémentaires (inconscient, refoulement, principe de plaisir et principe de réalité, etc...) sont, comme chez Merleau-Ponty, un *bric à brac*. Mais ce bric à brac donne à penser.

résultat : mettre à l'épreuve l'universalité clinique de la méthode psychanalytique et permettre une réforme des fondements de la psychiatrie.

Il s'agit pour Binswanger de montrer la pertinence de la psychanalyse : la prise au sérieux de la personne comme objet psychologique dans une approche holiste comme point de départ de la méthode psychologique. Freud a peut-être cherché, fidèlement à l'esprit de l'époque, à expliquer la conduite, mais il doit être loué pour la promotion de la compréhension de la personne¹

Mais il assigne les limites et les obscurités de la démarche freudienne. Quant à l'objet, la psychologie authentique ne peut se contenter d'un homme naturalisé dont l'esprit ne serait qu'une dérivation de la pulsion. Quant à la méthode, l'interprétation psychologique-herméneutique systématique est en tension avec l'interprétation dynamique-fonctionnelle. Il y a chez Freud une contradiction entre théorie et herméneutique psychologique pratique dont la conséquence est que la psychanalyse appartient à la psychologie et à la biologie. Elle ne sort pas de la problématique classique de la psychopathologie. Dans son versant herméneutique, elle consiste en une exploration, explication et reconstruction de l'histoire intérieure de la vie et est bien une discipline psychologique. Mais dans son versant fonctionnel, elle est une théorie de mécanismes vitaux dynamiques et fonctionnels et relève de la biologie. Enfin, de par son versant énergétique, elle relève de la mythologie scientifique propre à la fin du XIXème siècle. Binswanger peut finalement dire, prenant la psychanalyse freudienne comme premier jalon de la réforme de la psychologie et de la psychiatrie à faire,

« si « comprendre Freud » signifie pour nous « aller au-delà de Freud », jusqu'où Freud va-t-il avec nous, et dans quelle mesure devons nous poursuivre le chemin sans lui ? »²

¹ ACIP, pp. 171-172.

² FCP, p. 175.

Merleau-Ponty participe de la même attitude¹ et critiquer la psychanalyse non quant à sa lettre mais quant à son esprit², quant au type de critique du sujet qu'elle produit, quant à la conception entière de la personne qu'elle promeut, quant au sens de la conduite qu'elle défend contre tout mécanisme psychologique. On sait par ailleurs que le philosophe ne s'arrête pas à l'opposition de la lettre et du sens : dans le rêve, dans la maladie et dans l'inconscient en général, c'est la mise au jour du symbolisme primordial qui intéresse Merleau-Ponty comme thème de travail³ ; sa thématization freudienne reste insuffisante : le symbolisme doit être envisagé dans son lien essentiel originaire à la perception, thème qui fait cruellement défaut chez Freud, celle-ci étant finalement absorbée dans la théorie de l'inconscient et dans les différentes topiques, sans être envisagée pour elle-même.

En revanche, Merleau-Ponty ne réalise pas de critique de détail en se fondant directement sur les textes de Freud, ce qu'une critique philosophique exigeante et rigoureuse aurait pu produire. Merleau-Ponty procède presque immédiatement à un décret quant au sens à donner à la psychanalyse, ce qui est manifeste la *Structure du comportement* qui ne voit finalement dans la psychanalyse qu'un exemple de l'abus propre aux pensées explicatives et causales⁴. La Phénoménologie de la perception change la représentation cardinale du sens de la psychanalyse : elle devient essentiellement une affirmation, presque phénoménologique et convergente avec les psychologies modernes

¹ Attitude qui a, rappelons-le, une origine politzérienne en France, et qui sera un *Leitmotiv* chez des penseurs comme Foucault.

² « L'oeuvre et l'esprit de Freud », *Parcours Deux*, p. 277. Désormais noté P2.

³ « Langage et inconscient », P2, p. 273. Freud ne fait pas même partie de la bibliographie de l'ouvrage ; il est en revanche visé indirectement par les analyses de Gelb et Goldstein. Reste que la *Structure du comportement* comporte un chapitre intitulé « Contre la pensée causale en psychologie. Interprétation du freudisme en termes de structure ».

⁴ « Il faudrait mettre en évidence dans les théories explicatives l'abus de la pensée causale et en même temps montrer positivement comment doivent être conçues les dépendances physiologiques et sociologiques dont elles font justement état », *La structure du comportement* désormais noté StC, p. 191.

de Gelb et Goldstein, du sens de la conduite¹ contre les théories psychologiques du mécanisme, même si Merleau-Ponty insiste encore sur le caractère rigide de l'explication historique et causale de la psychanalyse orthodoxe². C'est dans cette œuvre que la rencontre avec Binswanger est officielle, offre le concept de projet de monde comme clé de lecture de la psychanalyse, et permet de donner une discussion du freudisme plus complète que dans la *Structure du comportement*, mais toujours de seconde main, finalement³. Ce n'est finalement que dans les cours sur la Psychologie et la pédagogie de l'enfant que l'on trouve une discussion, sinon systématique, du moins plus rigoureuse, de la lettre de la psychanalyse et de ces concepts⁴, dans une confrontation avec les psychologies (Piaget, Wallon, Stern, Michotte, etc...) et les psychanalyses (Klein, le culturalisme, etc...), le philosophe esquissant par là une étude critique de la psychologie en général. Enfin, le *Visible et l'invisible* propose véritablement ce qu'est l'esprit de la psychanalyse pour Merleau-Ponty : une voie offerte pour poser la nouvelle ontologie de la chair, élément unitaire originaire et en tension dont procède la distinction abstraite du sujet et l'objet. C'est une psychanalyse de la chair, à caractère non réellement historique, bien qu'archéologique, mais ontologique, soit le dévoilement de la structure originaire commune du sujet et du monde, qui permettra de fonder la nouvelle ontologie.

¹ *Phénoménologie de la perception*, désormais noté *Php*, p. 184.

² *Php*, p. 187. Là encore, rappelons, pour souligner l'importance déterminante de Binswanger pour Merleau-Ponty, que le cas rapporté par Merleau-Ponty ne vient pas de Freud, mais de Binswanger, ce que Merleau-Ponty ne précise pas.

³ La référence clinique fondatrice de l'analyse merleau-pontyenne de la « psychanalyse » dans la *Phénoménologie de la perception* et un des seuls exemples suivis de « psychanalyse » de Merleau-Ponty dans son oeuvre n'est pas, comme on le croit à sa lecture, la reprise d'une analyse freudienne mais au contraire la reprise d'une analyse de Binswanger relative à « une jeune fille traitée au début par nous en psychanalyse », DLPT, p. 123. Le déplacement ne saurait être plus clair.

⁴ Discussion que la *Structure du comportement* a évacué sans complexe et que la *Phénoménologie de la perception* a escamoté et à vrai dire esquivé en convoquant Binswanger en lieu et place de Freud.

Or, on se demande comment s'est effectué le saut qualitatif dans l'appréciation du sens de la psychanalyse entre les deux premières œuvres d'un côté et le cours de 1949-1952 et l'œuvre posthume de l'autre. Il est frappant de constater la richesse du matériau psychologique, la maîtrise des concepts et des méthodes de différentes disciplines psychologiques, et la perspective d'ensemble qu'a acquis si Merleau-Ponty sur la question psychologique en général dans les cours, richesse et maîtrise qui contraste nettement avec les jugements péremptoirs sur la psychanalyse dans les deux premières œuvres et le quasi-silence fait sur ses concepts et ses orientations principales. Nous pensons que c'est certes un retour aux textes freudiens du milieu à la fin des années 40 puis la lecture des psychologues français, notamment l'épistémologie génétique de Piaget et la psychologie de Wallon qui ont permis cette révolution ; ces deux auteurs sont fréquemment cités et discutés dans les cours à la Sorbonne. Mais nous pensons surtout que c'est la lecture de Binswanger qui a permis de fournir à Merleau-Ponty une discussion critique de détail des concepts de la psychologie de la psychiatrie et de la psychanalyse et qui lui a permis de modifier ses vues freudiennes. C'est surtout Binswanger qui, sinon révèle, du moins confirme chez Merleau-Ponty la nécessité de dépasser une anthropologie naturaliste vers une anthropologie existentielle à même de poser à nouveaux frais le problème de l'âme et du corps en sortant de la métaphysique pour en proposer un traitement conjointement scientifique et ontologique. Merleau-Ponty a eu besoin de cette lecture, bien qu'elle ne soit mentionnée que dans la thèse de 45 pour disparaître et devenir invisible dans le reste de l'œuvre, pour se donner et une forme de légitimité, fut telle par procuration, et un aperçu d'un matériau clinique qu'il ne pouvait pas avoir, n'étant pas lui-même psychologue ou analyste. De ce point de vue, le philosophe a raison¹ de faire comprendre qu'il est préférable de participer à la psychologie de l'intérieur pour pouvoir en parler

¹ « La psychanalyse et son enseignement », P2, p. 211.

plus complètement et fidèlement à son concept et à sa pratique, mais que ce n'est pas nécessairement la condition d'un discours pertinent sur la psychanalyse. Reste que la lecture et la prise de connaissance directe de la discipline à critiquer reste indispensable et que Binswanger a réellement servi d'intermédiaire à Merleau-Ponty en la matière, ce dont atteste assez l'étude de la psychanalyse dans la *Phénoménologie de la perception*¹. L'intermède Binswanger dans la réception merleau-pontyenne de la psychanalyse étant sommairement posé dans cette présentation historique de l'évolution de l'oeuvre merleau-pontyenne, on va pouvoir maintenant s'intéresser au contenu conceptuel, au fond de la critique de la psychanalyse chez les deux auteurs pour en apprécier les convergences.

En amont de la critique indirecte du freudisme, on trouve chez les deux penseurs des convergences remarquables quant aux références biologiques et psychologiques mobilisées et les thèmes retenus pour une psychologie authentique fidèle à l'existence. Les deux penseurs instituent leur démarche en comparaison d'avec celle des psychologues comme Gelb et Goldstein et des biologistes comme Von Uexküll, en insistant sur l'importance de la structure dans une démarche holiste et non atomiste ; ils soulignent le primat du sens de la conduite conçue comme forme contre les analyses abstraites et secondes qui dissolvent l'unité de l'organisme en débat avec son monde et ne permettent pas de repenser une unité vivante. Enfin, dernière caractéristique retenue de la biologie de la psychologie modernes, la prise en compte

¹ Dans la *Phénoménologie de la perception*, Binswanger est cité à cinq occurrences, dans quatre textes déterminants quant au développement et à l'évolution de sa pensée : p. 187, « Sur la psychothérapie » (« De la psychothérapie ») ; p. 329, « Le rêve et l'existence » ; p. 331, « Sur la fuite des idées » ; enfin, p. 336 puis p. 340, « Le problème de l'espace en psychopathologie. » Les deuxième et troisième références sont capitales. Quant à Freud, il n'est cité qu'au regard de deux œuvres - *Introduction à la psychanalyse* et *Cinq psychanalyses* - et est quantitativement et qualitativement moins présent que Binswanger dans la thèse de 1945. La *Phénoménologie de la perception* propose pêle-mêle une présentation sommaire elliptique de la psychanalyse, des éléments classiques de critique, et la mobilisation de l'analyse existentielle.

raisonnée du matérialisme, l'établissement de la juste manière d'envisager le statut et la portée des dépendances physiques et physiologiques pour l'action et le sens d'un organisme en son entier. Ce n'est ni plus ni moins que la réforme et, littéralement, la remise à sa place du matérialisme, dont il s'agit, sans pour autant sombrer dans ce que Merleau-Ponty appelle le vieux spiritualisme, dont il relève pourtant encore dans la Structure du comportement. Ce sont donc les mêmes références et les mêmes thèmes que mobilisent Binswanger dans les années 20 et Merleau-Ponty vers le milieu des années 30. Ces éléments étant posés, quelle critique concrète trouve-t-on chez les deux penseurs ?

Dans La Structure du comportement, Merleau-Ponty ne voit dans la référence psychanalytique au déterminisme sur un fondement naturaliste qu'un exemple de l'abus causal propre aux sciences explicatives. Le freudisme est caractérisé comme un naturalisme mécaniste, un déterminisme strict¹ qu'il s'agit de critiquer à plusieurs titres. Le déterminisme va à l'encontre de la libération possible vis à vis de l'histoire individuelle à l'œuvre dans la restructuration, dans l'horizon de l'autonomie. Deuxièmement, la sexualité est pensée comme cause de la conduite. Enfin, le lien entre le somatique et le psychique, s'il n'est pas physicaliste – puisque le psychique garde une forme d'autonomie et une causalité propre, le terrain n'étant pas celui de la très problématique survenance de Neurath et Carnap² – est pour autant lié à une forme de causalité embrouillée.

Bien que certaines critiques portent, on sent un embarras dans leur forme: le philosophe n'arrive pas à dépasser le concept de cause et à donner un statut défini au corps et au sexuel dans un nouveau cadre théorique. Merleau-Ponty parle en effet de dépendances³ en lieu et place de causes, sans thématiser vraiment la distinction qu'il entend opérer ; parfois, il n'y a plus de cause

¹ Cf. StC. Php, p. 184 et p. 187. Sur le freudisme comme démarche niant le hasard, voir Psychologie et pédagogie de l'enfant, désormais noté Ppe, p. 215, p. 283 ; p. 328.

² Cf. VI, p. 286 et p. 313 pour une critique merleau-pontyenne du physicalisme.

³ StC, p. 194.

mais « ce qui joue un rôle »¹ ; de même on lit que les conduites passées sont des schèmes d'action qui ont des chances de se reproduire dès que le sujet se détourne de la situation présente², ce qui semble par ailleurs juste mais cette causalité seulement probable laisse incritiquée la notion même de causalité et témoigne bien d'un efficace du passé sur le présent.

La critique de la causalité chez Merleau-Ponty n'est pas exclusive de la reconnaissance de la découverte capitale des faits psychanalytiques : le non assumé – en lieu et place du refoulement -, l'investissement – non énergétique - du sujet, et l'existence de complexes – comme système relativement isolé, en défaut d'intégration, le complexe n'étant pas compris dans la logique psychologique du conflit psychique mais dans une perspective biologique réductrice³ - Ces faits renvoient bien à une orientation originelle, seulement il ne s'agit pas ici de causes premières simples qui détermineraient mécaniquement la conduite mais de « dépendances physiologiques et sociologiques », d'un cadre originaire irréductible donnant l'occasion d'une orientation, non d'une causalité mécanique excluant la liberté. En dernière analyse, la critique de la causalité renvoie chez Merleau-Ponty à la promotion de l'échappement⁴ thématizedans la Phénoménologie de la perception, soit le fait que quelles que soient les conditions somatiques, elles ne sont jamais réellement isolables, ne relèvent que de l'analyse, et ne déterminent pas le sens qui leur est donné par le sujet, qui se définit comme reprise de ces conditions dans le tout de sa vie, orientée vers l'existence libre.

¹ Ppe p. 382.

² Ppe, p. 162.

³ Quant à l'explication de cette position réductrice et de ses conséquences, nous renvoyons le lecteur à un de nos précédents travaux, « Qu'attendre d'une psychanalyse de la chair ? », *Revue Alter* numéro 14, *Phénoménologie et psychanalyse*, notamment pp. 159-161.

⁴ Php, p. 211 : « ...détourne[r] de leur sens les conduites vitales, par une sorte d'échappement et par un génie de l'équivoque. ». Cf. également p. 226 : « c'est la définition du corps humain de s'approprier dans une série indéfinie d'actes discontinus des noyaux significatifs qui dépassent et transfigurent ses pouvoirs naturels. »

Or, on trouve chez Binswanger une critique en un sens comparable : Freud a tendance, dans le système intégral de la conception de l'individu dans la psychanalyse, à savoir celle d'un organisme qui est également une personne, à donner une forme de privilège à une explication causale biologique¹. Une situation génère une conduite pathogène en raison de la dimension quantitative².

Mais la reconnaissance d'une forme de naturalisme réductionniste chez Freud n'empêche pas la recherche d'une psychologie authentique : on peut et doit pondérer la position merleau-pontyenne, radicale et finalement abstraite car exclusive et péremptoire - Freud expliquerait tout par des causes sexuelles originaires simples - par l'analyse de détail que Binswanger réalise de la méthode freudienne. Il n'y a jamais un type de causes simples chez Freud qui seraient responsables de la santé ou de la maladie³. Binswanger revient sur le détail de la méthode freudienne que Merleau-Ponty n'a jamais pris le temps de critiquer. On part d'abord d'une conception psychologique de l'observation : partir de la personnalité et considérer la maladie comme une de ses expressions⁴. On a accès à cette unité vivante non pas par une intuition spiritualiste bergsonienne, par une intuition éidétique

¹ « Pour le surgissement de la maladie, tout dépend (...) du « rapport entre le montant efficace de libido » et cette quantité de libido que le moi singulier peut maintenir en état de tension, sublimer ou employer. », PPC, p. 146.

² PPC, p. 147. Cf. également : « Ce qui est déterminant, c'est la connexion biologique dans laquelle ils [les mécanismes de refoulement, d'inversion, d'introversio n, de projection etc...] surviennent », p. 149. Cf. enfin p. 150.

³ PPC, p. 151. « Par l'une quelconque de ces conditions, l'équilibre psychéique de la personne peut donc être troublé ; le plus rarement cependant, il peut l'être par la voie purement psychique ; (...) Le facteur purement quantitatif ne décide pas non plus de la santé de la maladie. », p. 145 « Freud ne peut non plus parler de *causes originelles* singulières de la maladie. La mise en place de ses types étiologiques n'a pour lui « pas de haute valeur théorique » ; ce sont simplement différentes voies destinées à établir, à constituer une certaine constellation pathogène dans le ménage psychéique. », p. 147 « Là aussi [une fois que dans l'analyse freudienne la st rate biologique de la conduite est atteinte], nous ne nous trouvons pas devant un fait « dernier ». », p. 149. « Sa visée n'est en effet jamais de détecter une seule cause originelle. Seules sont en effet d'importance pour elle la coopération des conditions singulières de la maladie en une situation pathogène. »

⁴ PPC, p. 134.

husserlienne, encore moins au titre d'idée transcendantale kantienne. L'accès en question est une observation¹, mais une observation non conforme à son concept puisqu'elle consiste à communier avec la totalité observée : on reste chez Binswanger dans un mode d'accès sympathique à l'autre, qui va jusqu'à la « dissolution » dans l'essence observée. Ce niveau d'appréhension psychologique de la totalité recense trois traits essentiels, réunis sous le concept de refoulement : le conflit psychique, le rapport inégal, motivé par l'inconscient, que la conscience entretient à ses différentes expériences, et enfin le lien entre conflit psychique et détermination du type d'expérience ayant accès à la conscience selon l'inconscient². Ce qui compte dans cette approche, c'est la qualité du contenu phénoménal et sa division entre le contenu vécu et le contenu jugé.

Mais ce ne sont pas ces données vécues et phénoménales qui rendent compte du surgissement de la maladie : il faut passer à une conception quantitative de l'observation, qui seule nouera ces données en maladie³, en fonction de la quantité d'énergie dont dispose le sujet. On reviendra plus bas sur une critique thématique de l'approche quantitative. Notons pour l'heure que celle-ci se fonde sur une conception téléologique particulière à Freud mais authentiquement biologique, sans obscurité métaphysique ou naturaliste. La fin en question est la santé définie comme « collaboration des fonctions partielles les plus diverses en vue de

¹ PPC, p. 135 : « Nous partons de l'image achevée, empirique de la personne. Nous supposons que la personnalité individuelle se tient devant nous dans sa structure externe, dans son cours ou son devenir historique, dans ses destins, ses souffrances et ses joies, ses souvenirs, ses craintes, ses vœux et ses buts. »

² PPC, pp. 135-137. À partir de cette caractérisation de refoulement s'articulent et se comprennent dans la vie de la personne la déformation, le retour ainsi que les symptômes du refoulé.

³ Connexions et vécus psychologiques ne deviennent pathologiques que par état des connexions quantitatives dans l'organisme, lui-même régi par des impératifs biologico-téléologiques. S'affirme ici le présupposé biologique maître de Freud, depuis le *Projet de psychologie scientifique*. Binswanger ne manque pas de rappeler l'« étroite connexion interne entre observations quantitative et qualitative », PPC, p. 138.

l'obtention d'une fin unitaire, unique et individuel, qui ne peut être atteinte que par ses fonctions partielles déterminées. ».

L'approche téléologique ne vaudrait que pour les dimensions quantitatives et biologiques et non pour le niveau d'appréhension psychologique de la personne, dit Binswanger. Or, on sait combien Freud procède à un amalgame entre les différents modes d'observation de la personne¹ : Binswanger voit dans cet amalgame un viol de la compréhension de la personne et un échec d'une psychologie authentique.

A-t-on une possibilité de trouver une juste pensée de la causalité chez Merleau-Ponty qui réponde à cette objection binswangérienne et au rappel précis de la méthode freudienne ? Le problème chez Merleau-Ponty tient à un refus systématique de la pensée causale dont la raison est la suivante : il y a une sorte de spirale de la causalité liée à un mode de critique philosophique et au problème de l'historicité oubliée de celui qui pense². La pensée causale est l'outil privilégié de la science objectivante prétendant épuiser le phénomène dans une explication qui manque le sens même de ce qui se manifeste. Comme y insiste Les cours à la Sorbonne, expliquer c'est rétrécir. Le danger réside également dans la croyance en une cause première, simple et unique³. Or, Merleau-Ponty tombe en un sens sous ce reproche, pour des raisons différentes ; il fait de Freud un positiviste pensant par causes simples et uniques. Peut-être une causalité bien comprise, c'est à dire non formatée par un idéal de raison suffisante, mais conforme

¹ PPC, p. 150. « Les trois modes d'observations que nous avons auparavant tenu pour séparés, les modes d'observation psychologique, quantitatif et biologique (...) entrent aussi, tout ensemble, en ligne de compte pour la diagnostique psychanalytique, l'accent principal étant certes mis sur la couche la plus basse. »

² Ppe, p. 400. « L'homme philosophant a beau croire qu'il exprime le contact de sa pensée avec elle-même, dès qu'on la considère du dehors, sa pensée apparaît comme produit sans valeur intrinsèque, comme simple résultat d'un conditionnement par des nécessités psychologiques, sociales, historiques. Et toute critique d'une pensée reviendra à la ramener à ses causes. Ce procédé de pensée se retourne contre celui qui l'emploie. Le psychologue qui critique est lui-même sujet à la même critique : on en vient à un scepticisme radical. »

³ Ppe, p. 379.

à la réalité complexe de l'expérience, et donc une causalité complexe de l'existence ou dans l'existence est-elle possible.

C'est l'étude du culturalisme qui permet de comprendre que chez Merleau-Ponty la causalité n'est pas abandonnée mais restituée plus fidèlement au regard de l'expérience : la « causalité » constitutive de l'entrelacs. Le culturalisme constitue bien une critique de la causalité psychanalytique, mais plus simplement d'une vision univoque et classique de la causalité : la chaîne d'intégrations sociales lie l'individu à la communauté et le porte à assumer l'esprit des institutions, dans un horizon où l'enfance n'est qu'un moment de cette initiation¹. La dimension sociale du rôle de parent est restituée et permet d'éviter une absolutisation de la cellule familiale. Par là, c'est un modèle de causalité fondé sur une cause unique et simple qui est évité. Les Cours sur la psychologie et la pédagogie de l'enfant fournissent à Merleau-Ponty l'occasion de confirmer sa nouvelle compréhension du freudisme, hors du schéma fortement causaliste qui était auparavant son prisme de lecture :

« Il s'en faut de beaucoup que Freud ait voulu expliquer la conduite par le sexe ; celui-ci sert de porteur à la relation avec autrui. », « examiner le rapport entre le psychisme et le corporel dans la psychanalyse : rapport de symbolisation (la bouche est le symbole de la réception ; l'anus, celui de la conservation ; l'appareil génital, celui de l'oblation (...)) la psychanalyse porte sur les fonctions du corps et sur la manière totale d'exister. Le corps, par sa structure même, suraccentue certaines attitudes. (...) La caractérologie psychanalytique n'est ni du type idéaliste (le corps n'est qu'un instrument) ni du type de l'explication du psychique

¹ Ppe, p. 290. « Dans la formation d'un surmoi, il ne faut attribuer de rôle unique ni aux valeurs sociales ni aux valeurs parentales. Les parents jouent un rôle essentiel quant à la transmission de valeurs sociales, mais leur rôle même de parents leur vient de la société. »

par le corporel. Pour la psychanalyse, ce qui est original, c'est la structure du corps, comme emblème de la vie. »¹

Par symbolisme, il ne faut pas entendre ici qu'un terme soit représentatif d'un autre, mais expressif d'un autre, c'est à dire partie totale, dimension qui initie à ce que c'est que d'avoir un monde et qui garde une origine perceptive et pratique qui vaut comme *Stiftung*. On n'explique pas Léonard par un souvenir d'enfance ou le sculpteur par les fèces.

Si Freud est compris cependant, ce n'est pas tant en lui-même, mais selon la thèse de l'expression merleau-pontyenne : il n'y a pas chez Freud de théorie de l'expression mais un fait du symptôme, ce qui n'est pas la même chose. Si l'analyse causale est ainsi critiquée et limitée, elle est cependant redéfinie dans le sens de la circularité charnelle et de manière à être l'axe commun, la matrice de toutes les analyses causales ponctuelles et abstraites qui ne réalisent qu'une des constellations de l'existence concrète. Merleau-Ponty cherche la causalité propre à une psychanalyse ontologique et non plus seulement existentielle. Cette matrice reste en 1952 définie en terme de causalité, en dépit de la gêne du philosophe qui semble chercher un concept qui conviendrait davantage à son ontologie², mais sans le trouver alors³. On lit donc, un sourire sur le visage :

¹ Ppe, pp. 348-349.

² « C'est parce qu'on raisonne en terme de causalité qu'on se croit obligé de choisir entre psychologie et sociologie. », Ppe, p. 162. Merleau-Ponty travaille ici l'obstacle épistémologique qui consiste à donner foi aux résultats de la psychologie et à considérer la sociologie comme une apparence de science, comme si « l'intériorité » existait, existait telle qu'elle est décrite, et était source de sens et de certitude alors que la sociologie, maniant de grands ensembles, ne pouvait traiter du même sujet et du même être que la psychologie authentique. S'il semblait chercher un concept autre que celui, très codé, mais après tout considérablement remanié tout au long du siècle, de causalité, le philosophe finit par poser que « les deux sortes de causalité ne doivent pas être séparées. »

³ Ce n'est qu'avec le *Visible et l'invisible* et les notes de travail que le phénoménologue trouve un concept adéquat à l'expérience du monde qu'il entend décrire : celui de transcendance. Notons que ce concept 1) change l'idée que nous nous faisons de la causalité classique, comme renvoi à un principe premier et simple ; 2) rend compte de cette même causalité classique, comme objectivation ponctuelle et localisée de la

« il nous faut admettre que nous avons affaire à une causalité en réseau et non à une causalité linéaire. »¹

Finalement, on ne trouve pas réellement chez Merleau-Ponty de dépassement de sa position originale sur la causalité, comme explication par une cause simple et claire. Quand il envisage une circularité plus dense et plus circulaire, il ne s'agit pas tant de l'ensemble des causes, cadre et contexte qui concerne l'individu en son entier, indissociablement organisme et personne ; il ne s'agit pas de la méthode en trois temps de l'analyse freudienne décrite plus haut ; il s'agit de la prise en compte d'une causalité matérielle articulée à une causalité sociale : il s'agit finalement d'articuler psychologie et sociologie. Or, la psychologie ici en question est déficiente car elle avait à se prononcer sur l'articulation des causes au sein même de l'existence, en un sens comme le fait Freud, avant d'articuler cette existence à son champ réel, la chair sociale. La chair de l'individu considéré isolément et abstraitement de son bain formateur avec les autres, du débat social qui la constitue réellement comme chair individuelle, chair propre, n'a pas été correctement analysée et comprise par Merleau-Ponty, qui ne fait que mentionner une évolution de son rapport à la psychanalyse et une nouvelle conception du corps selon la psychanalyse, qui aurait mérité d'être exposée clairement pour comprendre un nouveau type de causalité. Le philosophe est resté bien silencieux sur le sens à donner à cette nouvelle causalité et cette nouvelle conception entière du corps de l'existence. Le lien du somatique au psychologique reste à penser et la méthode même avec laquelle

transcendance. Reste que le terme de « causalité en réseau » de *Ppe* fait sens et n'est pas ontologiquement périmé, puisque la référence à la circularité est sauve, et que c'est cette même circularité qui fait partie de la transcendance de 1960 « Il faut supprimer la pensée causale qui est toujours : vue du monde du dehors, du point de vue d'un Kosmotheoros avec, en anti-thèse, le mouvement de reprise réflexive antagoniste et inséparable – (...) Ce qui remplace la pensée causale, c'est l'idée de la transcendance, c'est à dire d'un monde vu dans l'inhérence à ce monde, grâce à elle, d'une Intra ontologie, d'un Être englobant-englobé, d'un Être vertical, dimensionnel, dimensionnalité. », VI, p. 280.

¹ *Ppe*, p. 382. Un exemple est donné p. 393.

procède Freud n'a pas été clairement repris et critiqué par Merleau-Ponty. On trouve cependant dans *Signes* le passage suivant :

« Au moins autant qu'à réduire les superstructures à des infrastructures instinctives, Freud s'efforce à montrer qu'il n'y a pas d'« inférieur » ni de « bas » dans la vie humaine. On ne saurait donc être plus loin d'une explication « par le bas ». Au moins autant qu'il explique la conduite adulte par une fatalité héritée de l'enfance, Freud montre dans l'enfance une vie adulte prématurée, et par exemple dans les conduites sphinctériennes de l'enfant un premier choix de ses rapports de générosité ou d'avarice avec autrui. Au moins autant qu'il explique le psychologique par le corps, il montre la signification psychologique du corps, sa logique secrète ou latente. On ne peut donc plus parler du sexe en tant qu'appareil localisable ou du corps en tant que masse de matière, comme d'une cause dernière. Ni cause, ni simple instrument ou moyen, ils sont le véhicule, le point d'appui, le volant de notre vie. »¹

On a ici un passage qui fait étrangement écho aux conclusions systématiques de Binswanger : on peut critiquer Freud à condition de reprendre le geste et l'économie générale de la psychanalyse, sans tirer le trait naturaliste et en prenant au sérieux non seulement la compréhension contre l'explication mais aussi la difficulté à penser l'existence. C'est la relecture de Freud, mais aussi la relecture de Freud selon Binswanger, qui permet entre autres, selon nous, à Merleau-Ponty de réviser ses vues psychanalytiques :

« Si nous songeons qu' apprendre par expérience, interpréter, comprendre ne concernent que ce qui a trait à la psychologie de la personne dans la recherche de Freud, que ces faits ne concernent donc que cette étude-là de l'homme,

¹ « L'homme et l'adversité », in *Signes*, p. 290.

dont la fin consiste à le comprendre et dont la méthode consiste à montrer les voies vers cette compréhension ; et si nous songeons que nous avons exclu tout ce qui, dans l'oeuvre de sa vie, a trait à l'expliquer [Erklären] dynamique, psychologique-génétique physiologique, biologique et historique (au sens de l'histoire du développement) ; alors nous admirons le courage qui a voulu aussi grand-chose, l'esprit qui les a pensés, et la force de la volonté qui les a exécutées. »¹

Par ailleurs, la référence à la caractérologie dans les Cours à la Sorbonne, au corps comme emblème de l'existence qui mêle les dimensions somatiques et psychiques sans qu'il soit possible d'assigner un fondement clair à l'existence sensée, doit énormément à la lecture de Binswanger. On pourrait penser que c'est la lecture de la Critique des fondements de la psychologie de Politzer qui permet à Merleau-Ponty d'insister à ce point sur la caractérologie ; or on ne trouve chez Politzer ni de réelle exposition systématique du sens à donner au corps, ni de thématization de la caractérologie, qui n'est que citée comme modèle psychologique. On peut juste dire que Politzer reprend sans se la réapproprier réellement dans une thèse singulière, la conception matérialiste marxiste du corps qui interdit de réduire le corps à un objet ; on ne trouve pas de thématization de la portée indissociablement phénoménale et symbolique du corps humain vivant. C'est bien le psychiatre suisse qui insiste sur l'importance de la caractérologie et qui en fait par ailleurs la définition même de la psychologie². C'est encore lui qui insiste sur l'entrecroisement chez Freud des

¹ ACIP, pp171-172. Cf. également p. 143, Freud pose les termes à réunir, mais ne les réunit pas. Une des raisons pour lesquelles pas de théorie du sujet chez Freud.

² L'analyse existentielle serait capitale pour la caractérologie, qui n'est pas une partie de la psychologie, mais la psychologie même. Cf. FVHIV, p70. Faire de la caractérologie, c'est comprendre simplement, c'est à dire sans considération biologique, les motivations de l'individu, relatifs à son trait essentiel, cf. FVHIV, p. 71. Références supplémentaires sur la caractérologie: Häberlin, *Der Charakter* ; Pfänder, *Motive und Motivation*, München Philos. Abhandlungen Lippsfestschrift, Leipzig, 1911 ; Strich, *Prinzipien der psychologischen Erkenntnis*, 1924.

paramètres psychologiques, dynamique et téléologique pour penser l'unité de l'organisme et de la personne concrète. Sans vouloir forcer l'interprétation, on peut poser qu'au travers de la lecture de Binswanger et dans le processus de refonte de la notion de causalité, Merleau-Ponty redécouvre finalement Freud grâce à Binswanger, sans pour autant le citer et sans même, certainement, en avoir réellement conscience. Mais il dépasse alors Freud en en faisant le catalyseur de sa propre pensée, car le symbolisme merleau-pontyen n'est pas celui de Freud ¹.

Pour clore ce chapitre sur la causalité, notons que Binswanger permet de corriger une caricature traditionnelle quant à la psychanalyse, dont on n'aperçoit pas assez la contradiction : il s'agirait d'un matérialisme fort et d'un déterminisme psychique, mais un déterminisme fondé sur le somatique. Or, d'une part il s'agit d'un matérialisme inconséquent - puisque le présupposé biologique de Freud, son matérialisme et sa référence à l'énergétique sont articulées à la recherche d'un déterminisme psychique - mais encore d'un matérialisme qui n'est pas la cause déterminante de la conduite psychique : la psychanalyse freudienne n'est pas le déterminisme matérialiste qu'on en fait

¹ Le symbolisme freudien repose, de manière originaire puis rémanente, sur la notion problématique de représentation inconsciente. Cf. Ppe, p. 235 : « Peut-on parler d'une véritable représentation du monde chez l'enfant ? Cela sous-entend une organisation conceptuelle de l'expérience enfantine qui puisse être formulée en propositions expresses. Supposer chez l'enfant quelque chose de ce genre, c'est peut-être méconnaître l'essentiel de la mentalité enfantine, à savoir l'ignorance du problème comme tel. ». Cf. enfin : « La poupée représente pour la fillette son propre enfant, elle-même ou le pénis de son père. Cela ne signifie pas qu'il y ait, chez l'enfant, une image au sens adulte de l'organe sexuel du père, ou qu'il y ait représentation anatomique. La poupée est l'incarnation de la force virile du père ; la poupée a le pouvoir de renvoyer au pouvoir de la virilité. Le symbolisme ne doit pas être reconstitué avec des images d'adulte. La poupée a le pouvoir de renvoyer à l'impression de virilité, impression qui peut se traduire par une image assez vague. Il n'y a pas association entre une apparence et un contenu latent différent d'elle, mais non dissociation. La virilité est comme une catégorie dans laquelle l'enfant se développe, et la poupée se trouve dans cette catégorie. Ces idées rejoignent l'analyse de Freud au sujet de la libido pré-génitale. Le symbolisme est une manière infantile de viser les objets de l'entourage et il n'y a pas représentation de la poupée (au sens adulte) à laquelle s'ajouterait une représentation du sexe (au sens adulte) (...) La corporalité est le moyen d'accéder au monde. », Ppe, p. 360.

dans les discussions de salon. Elle est beaucoup plus complexe, problématique et subtile que cela. Binswanger permet, notamment dans l'article « La psychanalyse et la psychiatrie clinique »¹, de repenser et de retourner à la manière dont Freud analyse une maladie selon trois axes complémentaires : le niveau psychologique, le niveau dynamique énergétique et le niveau biologique téléologique.

Après avoir statué sur la critique de la causalité, c'est maintenant sa conséquence qui doit retenir notre attention : la conception du déterminisme. Chez Binswanger, on ne trouve pas de conception du déterminisme sur le modèle freudien, soit un déterminisme qualitatif fonction du quantitatif, mais une réélaboration du concept phénoménologique de motivation. Seulement, ce n'est plus comme chez Husserl une motivation exclusivement psychique qui regarde le sujet de la perception et de la connaissance ; il s'agit d'une motivation existentielle, qui concerne le sujet corps et âme. D'une part la motivation regarde le psychéique et le psychique (l'intentionnel), d'autre part elle renvoie à une structure ontologique, à un transcendantal dans l'existence, dont on ne trouve pas d'équivalent chez Freud, si ce n'est dans un versant paradoxalement empirique avec la théorie de la libido.

La motivation n'est pas fondée sur un impératif biologique et quantitatif. Binswanger pose clairement la question des rapports entre nature de l'organisme et conduite psychologique : la reconnaissance biologique du caractère a une signification pratique pour la compréhension psychologique de celui-ci², c'est à dire qu'à partir de la fonction vitale on ne comprendra jamais un enchaînement motivationnel de nature spirituelle, mais on comprend les conditions de l'enchaînement. Deuxièmement, on ne pense pas un spirituel tout puissant et un « déterminisme » qui se

¹ Cf. DPEF, pp. 146-151.

² « Elle détermine d'abord les *limites*, à l'intérieur desquels un élément d'expérience vécue *peut* mais jamais ne *doit* devenir *motif* pour une nouvelle expérience vécue. », FVHIV, notamment pp. 70-72.

passé de toute référence au corps et ses fonctions vitales et on assigne ainsi une limite à « l'influencabilité par des motifs » ; Binswanger reprend Aristote : l'organisme est un principe limitatif, le principe restrictif pour ce qui peut devenir fait d'expérience vécue.

La motivation chez Binswanger n'est pas le produit du seul désir : le psychiatre insiste sur l'irréductibilité de l'histoire intérieure de la vie au désir. Le désir chez Freud est, fonction des facteurs quantitatifs et biologiques, l'origine de la maladie, du rêve, du type d'existence du sujet, en raison de la tension même entre principe de plaisir et principe de réalité. C'est un désir chargé, de sens et d'affect, qui détermine le sens et l'effectivité de la conduite pathologique. Or, le désir est en même temps principe explicatif et fin dernière pour l'économie générale du sujet et de son action. Seulement, chez Binswanger l'histoire intérieure de la vie n'est pas seulement constituée de contenus pathiques, de désirs,

« mais aussi de toute la plénitude des composantes spirituelles possibles de notre vie d'expérience. En soi et pour soi, il serait bien étonnant qu'un seul moment de l'histoire intérieure de la vie, même s'il est fréquent et important, soit appelé à ériger le système de la clinique psychiatrique. »¹

La motivation n'est pas le déterminisme freudien et reste irréductible à tout mécanisme : les motivations individuelles n'agissent pas comme des déterminismes mécaniques mais orientent l'agent, à partir d'un contenu de l'expérience vécue, vers une composante de l'expérience vécue ; le sujet consent ou non à cette orientation, ce consentement ne relevant pas de la délibération, soit de la décision volontaire réfléchie et choisie, mais d'une décision primordiale inconsciente mais jamais ignorée du sujet.

¹ FVHIV, p. 54.

Binswanger concentre cette vue nouvelle de la motivation dans la concept central de décision, liée à l'histoire de la vie et le rapport intérieur des contenus de notre expérience¹ : un évènement, vital ou historique extérieur est repris intérioritément, ce qui ne signifie pas nécessairement consciemment, mais une reprise au sens du travail psychique de Freud ; le sujet manifeste et dévoile, si ce n'est à lui-même, ce qui l'intéresse le plus. Il y a prise de parti relative à ce trouble de la fonction vitale ou de l'évènement de l'histoire de la vie extérieure, ce qui compte est toujours ce qu'en fait le sujet, comment il s'en accommode².

Reste que Binswanger décrit un déterminisme fort, dont le caractère impérieux est comparable à celui de Freud, un déterminisme, sinon qualifiable de mécanique, au moins typique³. Il n'y a pas de mécanique pour autant car Binswanger refuse de faire une règle générale de la conduite en général, des conduites en général, il en reste à une typique liée à des situations particulières : le souci du singulier, et à vrai dire de la liberté est maintenu. On va parler en régime d'analyse existentielle non de déterminisme mais d'influencabilité, de facilité habituelle de la personne à être motivé⁴. La référence de la motivation de Binswanger à une structure ontologique ne signifie pas se réclamer d'une nature : il n'y a pas une nature humaine, sinon une nature fondamentale signifiant angoisse et ne prescrivant rien, au sens propre, mais il y a plusieurs types de structures ontologiques, soit des dispositions,

¹ FVHIV, p. 64.

² La logique de la décision est la suivante : un évènement extérieur implique un trouble de fonction vitale ; se crée alors la situation à laquelle il y a réponse, engagement et investissement, même sur le mode négatif : le sujet répond à la situation. Comment y répond-t il ? C'est là que la motivation oriente : la « conscience », nous dit Binswanger, est mobilisée, le sujet prend une décision, engageant sa responsabilité spirituelle. On parle de conscience car le sujet sait ou plutôt sent toujours l'orientation prise, il s'orient e toujours, même s'il ne se donne pas une intuition consciente et complète du terme et du sens de cette orientation.

³ FVHIV, p. 71, il s'agit pour le sujet malade de réagir « à un certain remords par un sentiment de culpabilité », etc.

⁴ IAE, pp. 71-72.

et des dispositions existentielles, non biologiques¹. La décision subjectivement retenue n'est pas la conséquence existentielle logique d'une nature² : il y a une orientation de la personne vers tel type de décision et une action rétroactive de la décision sur l'agent de la décision : la décision est une praxis, elle fait le sujet, elle l'exprime, c'est une création. C'est en même temps³ sous la plume de Binswanger une élaboration de soi, un épanouissement de soi, une manifestation de soi et une révélation du caractère fondamental.

Or, la conception binswangerienne du déterminisme rencontre celle de Merleau-Ponty. Il n'y a pas détermination par le biologique, mais il y a échappement, reprise des conditions vitales par une existence tendant à la liberté⁴. La constitution de l'histoire intérieure de la vie et sa signification, identifier la décision historique de la vie et le projet-de-monde du sujet converge avec l'idée merleau-pontyenne de l'institution de montages existentiels chez le sujet et de la dialectique de leur structuration et de leur

¹ La disposition dans la caractérologie psychologique consiste seulement à se laisser motiver par quelque chose. Voir FVHIV, p. 75.

² Binswanger laisse la possibilité d'un erreur d'interprétation en mobilisant de manière équivoque, non philosophique et non critiquée, le terme de « nature » ou d'« épanouissement logique ». Cf. FVHIV, p. 66. Nous pensons que Binswanger reste attaché à l'idée de nature quand il raisonne en termes ontologiques mais que c'est beaucoup plus le terme de *création* qui rend compte du rapport entre structure ontologique et existence, soit quelque chose comme l'expression merleau-pontyenne et la conception merleau-pontyenne d'un *a priori* constitué dans le temps. On précisera en détail ces points dans un prochain travail. Notons pour l'instant que Binswanger vise un rapport entre être, existence et temps qui est très porteur et fécond pour penser le problème psychologique mais qu'il l'exprime au moyen de termes philosophiques inadéquats qui en minorent et en transforment l'importance véritable et que la pensée de Merleau-Ponty permet de développer selon leur concept.

³ FVHIV, p. 65.

⁴ « Les facteurs proprement physiologiques jouent un rôle sourd: ce ne sont pas eux qui déterminent l'orientation des forces. », Ppe, p. 283. « le facteur corporel existe, mais est en quelque sorte vague et aveugle. Le développement sexuel n'est pas la simple explication d'un facteur qui serait la libido. », Ppe, p. 286. Cf. également : « la raison en est que le développement tient moins à la perfection de ses mécanismes d'exécution qu'à la présence d'un motif interne. C'est sa disponibilité qui fait que l'enfant assume un rôle que son organisme ne peut encore porter. », Ppe, p. 287.

restructuration¹. Il y a un sens à parler d'un choix existentiel fondamental, fondé sur l'intentionnalité latente ou opérante de Merleau-Ponty :

« Il y a le choix (de la névrose ou de la guérison), le oui et le non, mais il ne supprime pas une certaine pression qui vient du caractère « névrosé » et peut ramener la « névrose » (Cf. Freud disant que Dora même choisissant M.K...aurait pu dépasser la névrose, mais aussi y retomber) – On peut toujours dire que si le choix était vraiment choix, et non demi-choix, la névrose ne reviendrait pas, le faire serait se faire. Mais y a-t-il jamais choix qui soit vraiment choix dans un être qui est situé, avec un paysage d'obstacles et de cheminements, (et non constitués par lui comme tels actuellement, non tout au futur) – Le point où tout est en suspens, le centre d'indétermination, la liberté immédiate ne trouvent jamais l'histoire. »²

La motivation rencontre en dernière analyse l'idée merleau-pontyenne de la passivité de l'activité. Se laisser motiver selon tel mode privilégié³ chez Binswanger dans le cadre de la psychiatrie, c'est bien l'application psychologique du problème ontologique général identifié par Merleau-Ponty.

Il s'agit maintenant de discuter le problème énergétique et matérialiste dans la réception merleau-pontyenne de la psychanalyse. *La Phénoménologie de la perception* constitue la première ébauche de discussion des concepts freudiens. La libido n'est plus comprise comme force biologique mais comme intentionnalité existentielle qui peut se faire sexuelle. La libido n'est plus rangée sous la catégorie des conditions mécaniques de la conduite⁴ car elle est déplacée de la périphérie du corps objectif au

¹ Voir Ppe et VI.

² CSP, p. 261. Voir également la signification donnée au choix dans *Signes*, p. 290.

³ FVHIV, pp70-71.

⁴ Ce qui n'est pas le cas de la pulsion, qui remplit selon nous la notion de « conditions mécaniques » de la page 185 de la *Phénoménologie de la perception*. Merleau-Ponty refuse d'employer le terme parce qu'il en refuse le concept, celui-ci renvoyant trop au

centre intentionnel – qui n'est pas l'intériorité de la conscience comme source absolue du sens - qu'est le corps phénoménal, le corps sentant capable de se projeter dans son monde selon une intentionnalité latente¹. Or, cette requalification procède exclusivement de la lecture de Binswanger et de la notion de projet de monde décrite plus haut.

La libido sort de son enclave biologique mais est surtout affirmée aux dépens de la pulsion². Merleau-Ponty refuse la dimension quantitative de la libido, sa référence à la poussée endosomatique, la conséquence étant alors l'accent mis sur la dimension psychique³ aux dépens de la pulsion proprement dite. Le philosophe fait bien référence à quelque chose comme une pulsion et une libido freudiennes⁴ mais pour mettre en exergue presque immédiatement le rôle de l'intentionnalité sexuelle,

problème de l'homme intérieur et impliquant une conception immanente du sujet, même si la notion de sujet est problématique chez Freud.

¹ « Chez Freud lui-même, le sexuel n'est pas le génital, la vie sexuelle n'est pas le simple reflet des processus dont les organes génitaux sont le siège, la libido n'est pas un instinct, c'est à dire une activité orientée naturellement vers des fins déterminées, elle est le pouvoir général qu'a le sujet psychophysique d'adhérer à différents milieux, de se fixer par différentes expériences, d'acquiescer des structures de conduite. Elle est ce qui fait qu'un homme a une histoire. », *Php*, p. 185. Nous renvoyons le lecteur à l'article « Qu'attendre d'une psychanalyse de la chair ? », in *Alter* 14.

² Or, Libido et pulsion ne se confondent pas chez Freud, la libido étant justement le substrat des transformations de la pulsion sexuelle. Nous renvoyons ici le lecteur à l'article « Qu'attendre d'une psychanalyse de la chair », *Alter* numéro 14.

³ La pulsion se situe au point de suture entre le physique et le psychique et la libido en est la dimension psychique, « *la manifestation dynamique dans la vie psychique.* », Article *Libidothéorie*, 1922. Cette dimension psychique n'est pas elle-même hors mesure, hors de la problématique énergétique : c'est pour Freud une grandeur quantitative.

⁴ « *L'extension normale de la sexualité repose sur les puissances internes du sujet organique. Il faut qu'il y ait un Eros ou une Libido qui animent un monde original, donnent valeur ou signification sexuelles aux stimuli extérieurs et dessinent pour chaque sujet l'usage qu'il fera de son corps objectif.* », *Php*, p. 182. Nous soulignons. Cette puissance interne renvoie à La libido et non à la dimension endogène et constante de la pulsion. La « *zone vitale où s'élaborent les possibilités sexuelles du malade* » n'est que nommée, et non thématisée par MP. Voir également p. 196, où la pulsion est citée, non prise en compte avec l'importance qu'elle a chez Freud. La libido est bien, quant à elle cette force d'animation du monde pour moi. Mais une chose est son action relativement à un monde – animation et investissement – autre chose est sa qualité – un investissement énergétique.

existentielle, qui renvoie en dernière analyse à l'intentionnalité motrice et au schéma corporel¹ qui constituent le nerf de cette partie de la thèse, c'est à dire la capacité d'avoir un monde et de s'y projeter, sans être rivé à l'actuel. On pourrait penser trouver là une originalité de Merleau-Ponty par rapport à Binswanger, qui ne se donne pas de concept d'intentionnalité motrice. Ce serait là un jugement bien hâtif : l'analyse existentielle est essentiellement une analyse de l'être-au-monde spatial et temporel du sujet.

Mais la conséquence est peut-être plus profonde encore. Ce n'est pas un hasard si Merleau-Ponty parle d'Eros² en lieu et place de la libido. La libido est rabattue sur l'intentionnalité sexuelle, qui n'est pas chez Merleau-Ponty une intentionnalité pulsionnelle. Or, cette requalification peut provenir du retour de Merleau-Ponty à la lecture de Freud, mais elle vient sans aucun doute de la lecture de Binswanger. Merleau-Ponty s'intéresse à la structure érotique de la perception, selon l'espace et selon le temps, mais manque certainement, pour accomplir le retour aux choses mêmes, une prise en compte de l'infrastructure sexuelle propre à Freud. De deux choses l'une : soit le terme de libido est conservé, mais alors en toute rigueur il faut se donner le concept de pulsion ; soit la libido est critiquée et refusée et il faut, comme le fait Binswanger, se donner une théorie cohérente de la libido. On a ici le problème d'une récupération de l'intuition de Binswanger sans

¹ « Si les stimuli tactiles eux-mêmes (...) ont perdu leur signification sexuelle, c'est qu'ils ont cessé pour ainsi dire de parler à son corps, de le situer sous le rapport de la sexualité, ou en d'autres termes que le malade a cessé d'adresser à l'entourage cette question muette et permanente qu'est la sexualité normale. », *Php*, pp. 182-183.

² « Il faut qu'il y ait un Éros ou une libido qui animent un monde original », « structure érotique », *Php*, p. 182. Le changement de terme, ou plutôt l'équivalence posée paraît anodine mais renvoie chez Freud à une intention précise : rattacher la Libido à la tradition philosophique issue de Platon et rendre le concept moins choquant et dérangeant qu'il n'y paraît. Merleau-Ponty ne veut pas mettre l'accent sur les pulsions de vie contre les pulsions de mort. Il est plus intéressé par le fait que le terme évite l'accusation rapide de pansexualisme fondée sur une compréhension du sexuel comme génital et rattache la sexualité freudienne à une tradition mythique et philosophique. Mais on remarquera surtout que s'il y a un rapprochement de l'Éros et de la libido dans *Au-delà du principe de plaisir*, la libido conserve dans les écrits ultérieurs sa dimension énergétique.

infrastructure somatique (la fonction vitale de Binswanger) et la manifestation du spiritualisme de Merleau-Ponty. Avec l'intentionnalité latente, c'est une autre infrastructure que Merleau-Ponty revendique

« Nous redécouvrons à la fois la vie sexuelle comme une intentionnalité originale et les racines vitales de la perception, de la motricité et de la représentation en faisant reposer tous ces processus sur un arc intentionnel qui fléchit chez le malade et qui chez le normal donne à l'expérience son degré de vitalité et de fécondité. »¹

Binswanger loue quant à lui la recherche de la compréhension de la personne chez Freud et critique en détail sa méthode mais refuse que l'énergétique freudienne soit en dernière analyse sinon la cause, du moins le catalyseur de la maladie. La difficulté de sa position tient au fait de prendre au sérieux la part du corps somatique, la réalité de la physiologie, tout en gardant une conception psychologique, mieux, existentielle, de la conduite : comment concilier un matérialisme bien compris dans une science psychologique authentique ? Comment, précisément, envisager l'existence de forces, biologiques ou autres, sans tomber dans la rêverie énergétiste propre au XIX^{ème} siècle ?

Dans son examen du freudisme, Binswanger reconnaît que les forces sont supposées², ce qui est en effet le premier geste scientifique de Freud ; or, l'hypothèse et la postulation³ ne tiennent pas longtemps et finissent par être hypostasiées. La personne humaine, du fait de la physique freudienne de l'âme, est transformée en un réservoir de forces. Or, « l'observation quantitative de la personne refoule l'observation du contenu. »⁴.

¹ *Php*, p. 184. L'aveu ne saurait être plus clair.

² *PPC*, p. 137.

³ La libido et l'économique freudienne sont, respectivement, une postulation et une hypothèse.

⁴ *PPC*, p. 138. L'approche quantitative de Freud vise à minorer voire refouler l'importance qualitative du contenu phénoménal au profit de la somme d'énergie

L'approche quantitative de Freud ne doit être comprise que comme une image¹ et n'est pas une grandeur psychologique mesurable, qui n'est qu'un mythe scientifique et un monstre psychanalytique.

Or, Binswanger assume problématiquement, sinon l'énergétique, du moins l'idée de force en psychologie et emploie les termes de facteur quantitatif, déplacement pulsionnel relatif d'affaiblissement ou d'accroissement de l'énergie pulsionnelle absolue². Binswanger refuse l'énergétique fechnérienne et sa reprise freudienne, mais il valide bien l'existence de forces biologiques³. Le problème n'est pas tant que cela porte préjudice à la pure exploration psychologique de la personnalité, cette pureté étant bien suspecte et relevant finalement d'une psychologie qui parte de la dualité abstraite du corps et de l'esprit et qui ne pense pas l'existence. C'est là un fantasme de ce que devrait être la psychologie. Le problème est bien plutôt le fait que Binswanger retrouve Freud en le quittant : cet Ouroboros entre les deux penseurs est le drame de la pensée de Binswanger⁴. Mais c'est un drame nécessaire : il faut bien prendre en compte la réalité biologique de l'organisme pour faire de la psychologie juste et incarnée, mais l'enjeu tient à la détermination de son sens, de sa limite et de son articulation au psychologique.

Il faut tout d'abord remarquer que Binswanger emploie les notions d'énergie et de force⁵. Dans l'étude des cas Ellen West et Jürg Zünd, le psychiatre insiste sur le fait que le monde propre et le monde ambiant ne sont accessibles que comme matériaux durs

psychique qui se tient à la disposition du sujet ; il en va du destin de la personnalité en tant qu'il serait scellé par une approche quantitative qui est le socle du vécu qualitatif.

¹ « Le concept d'une (...) énergie pulsionnelle qui varie d'un individu à individu, et qui ne peut être maintenu et appliqué que jusqu'à une certaine limite, et, comme nous l'avons dit, plus encore que le reste, un postulat de la pensée téléologique - et non pas une cause originelle au sens de la pensée causale. », PCC, p. 146.

² PPC, pp. 141-146.

³ PPC, p. 139.

⁴ On reviendra en détail sur ce problème et son issue possible dans un prochain travail.

⁵ Cf. par exemple FVHIV, p. 64, où Binswanger parle de diminution de l'énergie vitale ; Cf. également SLDR, p. 82.

et chargés d'énergie, ou encore que le monde commun n'est accessible que comme résistance dure chargée d'énergie et impénétrable. Mais il faut ici prévenir un contresens : il ne faut pas être dupe de la valeur imagée de l'emploi de la notion d'énergie dans le discours de Binswanger, qui reprend le langage courant et décrit le langage malade et plus fondamentalement la valeur imagée de tout langage.

La position de Binswanger est la suivante : délaissier l'approche quantitative et conserver la notion de force, réélaboree dans un sens existentiel et à vrai dire spiritualiste. « C'est intentionnellement ici que je dis énergie pulsionnelle au lieu de quantité de libido, parce que nous devons transférer la théorie de Freud sur l'ensemble de la pulsionnalité, donc aussi sur l'énergie de la pulsion du moi, si nous voulons appliquer sa doctrine à tout le domaine de la psychiatrie. »¹. Binswanger croit aux notions de force et d'énergie psychiques et refuse chez Freud la séparation entre pulsion du moi et pulsion sexuelles. L'énergie est globale, ne renvoie pas à la seule Libido, qui est le seul transcendantal freudien², un transcendantal par le bas si on peut dire, mais elle renvoie tout d'abord au contraire à l'intégrité de la structure ontologique sur laquelle se déploie l'existence³. Deuxièmement, elle renvoie à l'articulation existentielle constante entre fonction vitale et histoire intérieure de la vie et à leur rapport réglé. La prise en compte de la notion de force chez Binswanger n'est pas un principe explicatif dernier qui rend compte de l'implication du sujet dans une motivation issue de certaines représentations⁴. Il existe des conditions vitales quantitatives dynamiques fonctionnelles mais ce ne sont que des conditions : il n'y a jamais de logique quantitative, soit une logique de seuil qui déterminerait

¹ PCC, p. 146.

² Nous ne pouvons ici discuter ce problème capital ; nous renvoyons le lecteur à l'article SLDR, in DPEF.

³ Si l'énergétique doit être reliée à quelque chose chez Binswanger, c'est à la problématique transcendantale et ontologique de *l'assise*, non à un énergétisme du type de la fin du XIXème.

⁴ FVHIV, p. 68.

à elle seule tel ou tel type de conduite ; les conditions vitales permettent, contribuent au fait que, de manière proprement historique, « les moments d'un sens répondant à une exigence intérieure » s'enchaînent à une unité¹. La position freudienne inconséquente et hétéroclite est ici habilement et efficacement dépassée ; dépassée au sens de formulée conformément à son concept : on prend en compte la réalité biologique de l'organisme en la mettant à sa place pour penser la psychologie de l'existence. Binswanger fonde un matérialisme de la psychologie authentique. Les forces biologiques peuvent être prises en compte sans tomber dans un monisme matérialiste réductionniste et naturaliste. Merleau-Ponty n'a pas retenu cette analyse capitale : peut-être n'avait-il pas lu ces textes ; le plus important étant certainement que son niveau de réflexion étant le corps phénoménal, il lui était impossible de descendre en-deçà de l'échappement, véritable axiome de Merleau-Ponty. En deçà, ce ne sont que « les ténèbres bourrées d'organes » de la phénoménologie de la perception, que Merleau-Ponty, philosophe, ne connaît pas en médecin. Reste qu'avec Binswanger la question matérialiste est posée à nouveaux frais, et offre une possibilité pour critiquer et comprendre le spiritualisme rémanent de Merleau-Ponty.

Mais quel est, outre cette correction du freudisme, l'emploi original de la notion de force chez Binswanger ? Binswanger mobilise le concept de force mais maintient bien souvent le terme entre guillemets, indice d'un malaise dans l'emploi nouveau de la notion. Les forces « élémentaires » qui jouent sur le sujet sont de deux types, celles du monde organique et du monde anorganique, d'un côté, celles du monde avec l'autre, « être avec et pour un prochain » de l'autre². Il s'agit en partie d'une conception spirituelle, humaine de la notion de force renvoyant à la mise en tension, dans l'intersubjectivité, de deux styles qui sont porteurs d'un type ontologique qui se manifeste comme une ligne de force,

¹ FVHIV, p. 69.

² DLPT, p. 121.

un axe de sens : une qualité de présence, non mesurable mais phénoménalement consistante, ce qui, puisqu'il s'agit ici de psychologie, suffit à donner un corps au concept. Cette acception rencontre la conception merleau-pontyen du style et les analyses sur le désir qui mettent en rapport privilégié avec autrui¹. L'autre acception de la force renvoie, dans une perspective antique datée, à l'existence de forces mondaines, littéralement cosmiques chez Binswanger. Or, s'il est certain que la référence est ici grecque et présocratique, elle a aussi apparemment un accent animiste fechnérien, mais elle peut aussi et surtout être interprétée en un sens merleau-pontyen : la rencontre d'avec la typique du monde, le il y a, qui est lui aussi une force sur laquelle il faut compter, force de l'apparaître, qui se cherche un sujet pour réaliser la manifestation, qui s'exprime essentiellement de manière motrice. La notion de force chez Binswanger renvoie donc dans les deux cas à une relation motrice avec le monde et les autres, et à l'étayement d'un style sur cette motricité. On est dans une perspective qui n'est pas sans rapport avec celle de Merleau-Ponty. Binswanger entend en effet éviter la métaphysique et les rêveries énergétiques, sans référence à des forces extraordinaires et dans le refus de se prononcer sur la nature de ces forces comme sur leur relation. C'est ce qui distingue Binswanger de la référence tribale à l'extraordinaire, morts ou dieux, bien qu'il n'échappe pas toujours à une certaine mantique. Quant à ces forces cosmiques, naturelles, manifestées dans l'expérience du monde, « nous avons à y retourner mais c'est tout »². La référence finale de Binswanger concerne la pression vitale, la pression vitale regardant cet organisme spécial qu'est l'homme. Peut-être la proximité de cette réflexion avec une tradition bien connue de Merleau-Ponty et incarnée chez Bergson permet de mieux comprendre l'apparent désintérêt de Merleau-Ponty pour Binswanger, du moins l'absence d'une discussion continuée d'avec sa pensée hors de la

¹ Cf. VI, p. 189.

² DLPT, p. 121.

Phénoménologie de la perception. Cela n'entame en rien la convergence des pensées. Merleau-Ponty a en revanche examiné cette question vitaliste et spiritualiste de manière beaucoup plus radicale que Binswanger, qui ici manque de philosophie. Quant à lui, Merleau-Ponty manque, on l'a vu d'un matérialisme bien compris.

Un dernier point de critique s'impose : la reprise de la critique de l'énergétique et de la biologisation de la psychologie dans la discussion du concept de pulsion et de ses conséquences pour l'anthropologie. Le pulsion, on le sait, renvoie chez Freud au concept limite entre le somatique et le psychique¹ et concentre la métaphysique freudienne et le problème des rapports de l'âme et du corps.

Premièrement, Binswanger n'est pas dupe de la position freudienne posant que l'humanité, outre sa disposition à l'esprit, serait également pulsionnelle². Freud dérive l'esprit de la pulsionnalité, ce qui ne signifie pas qu'il ne reconnaisse pas la réalité de l'esprit humain et de ses accomplissements possibles³.

¹ « Le concept de pulsion nous apparaît comme un concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme mesure de l'exigence de travail qui est imposé au psychique en conséquence de sa liaison au corporel. », *Métapsychologie*, p. 16. « Par "pulsion", nous ne pouvons, de prime abord, rien désigner d'autre que la représentation psychique d'une source endosomatique de stimulations, s'écoulant de façon continue, par opposition à la " stimulation ", produite par des excitations sporadiques et externes. », écrivait déjà Freud dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*.

² Rencontre entre Binswanger et Freud de septembre 1927, cité par Binswanger in « Freud et la constitution de psychiatrie », désormais noté FCP, in DPEF, p. 174. « dans son oeuvre immense, il ne se trouve pas d'endroit, autant que je sache, où il place « l'esprit » à côté des pulsions, où il semble reconnaître son caractère originel et où il se contente du caractère « aussi » des pulsions ; car partout, dans son oeuvre, le mental « naît » en l'homme de la pulsionnalité. Cela apparaît le plus clairement peut-être dans la dérivation de l'éthique à partir du narcissisme. », FCP, p. 175.

³ Que l'esprit se comprenne comme dérivation de la pulsion n'ôte pas la possibilité de se comporter en homme d'esprit et d'en faire un état, voire une seconde nature ; le terme ne pose pas problème si on précise que la première se rappelle toujours au sujet et la seconde ne saurait donc signifier rupture d'avec la pulsionnalité, ce qui ne peut signifier que la mort. L'intelligence, l'esprit et la culture ne sont finalement que l'amour du savoir. On sait que en la matière le chiasme fonctionne : il s'agit bien originellement pour

Mais contrairement à ce que comprend Binswanger, il ne s'agit pas de la reconnaissance d'un esprit originel et autonome¹. L'élévation spirituelle qui suscite toujours l'admiration de Freud n'est pas la puissance d'une dialectique spirituelle *sui generis*, c'est une élévation à partir de la pulsionnalité, ce dont atteste l'ensemble de l'humanité, qui ne se comporte que rarement et ponctuellement de manière non pas tant spirituelle, au sens d'un achèvement culturel et de la position affirmée d'un esprit fort et singulier, exigence intellectuelle dite en forte, que de manière véritablement humaine, c'est-à-dire morale, communautaire, libre. Reste qu'il s'agit pour Binswanger de refuser que la pulsion soit l'origine simple et unique de l'humanité. La question se pose pour Binswanger de savoir si l'affirmation de la nature pulsionnelle de l'humanité représente le tout de la pensée freudienne. De fait, l'homo natura de Freud ne peut être que réductionniste, naturaliste et constitue une trahison de la recherche d'une psychologie authentique.

Deuxièmement, il faut critiquer le terrain métaphysique classique sur lequel se situe Freud, qui entérine ses difficultés dans un concept difficile et obscur : ni une simple expérience vécue, ni un processus physico-chimique, la pulsion ainsi comprise est une « diabolin métaphysique »². C'est le noyau même de la doctrine freudienne. La notion de pulsion fait le lien entre l'observation dynamique d'observations biologiques et téléologiques chez Freud : c'est bien la pulsion qui livre les quantités de forces. Or, on a là un « concept qui ne peut jamais revendiquer plus qu'une valeur imagée »³. Binswanger rend compte de la position de Freud, de manière peut-être un peu trop généreuse et surtout en en donnant une raison historique rapide : la différence entre la physique de l'âme freudienne et les anthropologies philosophiques

l'enfant de savoir ce qu'est l'amour, de produire une théorie du sexe, de l'engendrement, de l'amour au sens large.

Freud connaît donc le savoir et l'esprit de l'humanité, cf. la déclaration de Freud lors du 60e anniversaire de Romain Rolland, *Ges. Schriften*, XI, 275.

¹ FCP, pp. 175-176.

² PPC, p. 140.

³ PPC, p. 143.

et métaphysiques du XVI et du XVII, qui tiennent à l'idée d'une causalité mécanique dans la vie de l'âme alors que Freud n'a posé des mécanismes que pour « fixer la plénitude du matériel psychologique, empirique et ne justifient que par là leur existence. »¹. La physique de l'âme freudienne serait différente de tentatives antérieures (Fechner) et contemporaines de Freud (Kretschmer) par l'articulation de la dimension quantitative à la dimension biológico-téléologique. Reste que cela ne produit qu'une anthropologie naturaliste.

Pour l'anthropologie conséquente, il faut un autre objet que celui de Freud, soit l'homme naturel. Il faut prendre en compte l'existence du corps et la pertinence de la biologie, mais il faut prendre en compte également l'existence originelle d'un esprit. Il faut que l'objet de la psychologie et plus précisément de la psychiatrie soit l'existence totale. Ce n'est qu'ainsi que l'on échappera à la métaphysique freudienne et à la difficulté de la notion freudienne de pulsion. Le terme n'est, comme on l'a vu plus haut, pas abandonné, mais élargi et redéfini. Binswanger reproche à Freud d'en rester à une origine humaine censée être sexuellement pulsionnelle, et à une origine tronquée, l'esprit étant tout aussi originaire de la pulsion et n'en dérivant pas. C'est le passage à l'ontologie qui permet à Binswanger de dépasser le sens freudien de la notion : l'ensemble de la pulsionnalité, sexuelle et du moi, sera rapportée à une structure ontologique globale manifestée dans le tout de l'existence².

C'est en précisant la position de Binswanger que l'on comprend mieux le propos de Merleau-Ponty dans le Visible et l'invisible : il faut dépasser la perspective psychanalytique freudienne sans quoi on reste dans l'anthropologie³. Par ontologie, Merleau-Ponty n'entend pas autre chose qu'une anthropologie conséquente, qui pose et pense l'existence. Seulement, il ne peut

¹ PPC, p. 139.

² Nous ne pouvons discuter ici plus avant le sens et la portée de cette réélaboration.

³ « Une philosophie de la chair est condition sans laquelle la psychanalyse reste anthropologie. », VI, p. 321.

s'agir d'une anthropologie naturaliste ; il ne pourra pas s'agir, mais c'est là l'ouverture d'un autre problème, d'une anthropologie spiritualiste classique, écueil qui menace constamment la pensée de Merleau-Ponty.

Il faut pour clore cet article se prononcer sur la signification et le sens à donner à l'inconscient chez les deux penseurs. On va concentrer ici la critique en plusieurs points : tout d'abord, la critique de la représentation inconsciente, deuxièmement, la remontée de l'inconscient freudien dans le corps phénoménal et nulle part ailleurs¹, et enfin la redéfinition de l'inconscient dans le sens de la perception.

En termes d'inconscient, le philosophe refuse l'existence d'un processus en troisième personne, d'une autre causalité en première personne, en concurrence avec le sujet conscient, et il refuse que cette causalité soit naturaliste, mécanique et univoque². Merleau-Ponty refuse la notion de représentation inconsciente et redéfinit les phénomènes identifiés et thématiques par Freud comme inconscients comme des phénomènes expressifs ; pour ce faire, il reprend un concept freudien mais le redéfinit : c'est le symbolisme qui rend compte de la capacité expressive du corps. L'inconscient n'est pas représentation car il ne relève pas d'un savoir oublié³, n'est pas une conscience ou une position d'image, mais il relève d'une forme spéciale d'expression. Il faut mettre en valeur la dimension symbolique de la corporalité, où projection et introjection sont les deux fonctions cardinales du corps expressif, contre un pouvoir intellectuel de représentation. Il n'y a représentation que dans un horizon de connaissance, et la représentation inconsciente suppose alors un savoir préalable finalement nié⁴ et donne crédit au processus causal, en troisième

¹ L'expression est à prendre au sens spatial : c'est l'ensemble des topiques et de la topologie freudienne qui fait l'objet de la critique merleau-pontyenne.

² Nous renvoyons le lecteur à notre article, *ibid.*

³ Pas même l'expérience traumatique n'est une représentation, cf. Php, p. 98. « Il lui est essentiel de ne survivre que comme un style d'être et dans un certain degré de généralité. » C'est la notion de dimension qui permet le mieux de comprendre ce trauma.

⁴ *Notes de Cours*, p. 152.

personne, c'est à dire une conception positive de l'inconscient conçu comme substance, être à l'intérieur de l'être qui a un efficace sur la conscience. C'est pourquoi, dans un deuxième temps, Merleau-Ponty critique la séparation topologique, économique, quantitative, bref, abstraite entre inconscient et conscient. Avant de se prononcer positivement sur le réaménagement opéré par le philosophe, notons l'injustice de sa lecture de Freud : si on peut tomber d'accord avec l'existence chez Freud d'un bric à brac conceptuel, on ne peut pas accepter que la ça soit directement défini comme inconscient¹.

Ni conscience clivée, ni démon, ni site du processus primaire, l'inconscient est d'abord pour Merleau-Ponty le fait du corps et non de la conscience classique qui reste le modèle de Freud : le corps percevant est l'agent ou l'opérateur de la passivité, de l'anonymat. Or, c'est cet anonymat qui devient chez Merleau-Ponty le site de l'inconscient².

L'inconscient de Freud est finalement à comprendre à partir du corps, symbolique puis corps percevant.

¹ Cf. VI, p. 324. Si Merleau-Ponty a reproché à une certaine tendance psychanalytique de partir du moi, force est de reconnaître que lui-même méconnaît sciemment le rôle du ça, ce qui est patent dans de nombreuses formulations, notamment dans les textes de fin, et particulièrement *Signes* : « *L'inconscient évoque à première vue le lieu d'une dynamique des pulsions dont seul le résultat nous serait donné. Et pourtant l'inconscient ne peut pas être un processus « en troisième personne », puisque c'est lui qui choisit ce qui, de nous, sera admis à l'existence officielle.* ». L'évincement de l'énergétique signifie ici abandon de la deuxième topique freudienne. André Green a *en ce sens* raison de dire que Merleau-Ponty n'en parle pas.

² *Php*, p. 99. Les processus inconscients sont tous exprimés selon la passivité et l'impersonnalité du corps, qu'il s'agisse du sommeil, de l'oubli, ou du refoulement. Il y a à chaque fois retranchement de l'existence intégrée – en première personne, le moi conscient – à l'existence sourde d'un moi plus originaire, prépersonnel anonyme : « Tout refoulement est donc le passage de l'existence en première personne à une sorte de scolastique de cette existence, qui vit sur une expérience ancienne ou plutôt sur le souvenir de l'avoir eue, puis sur le souvenir d'avoir eu ce souvenir, et ainsi de suite, au point que finalement elle n'en retient que la forme typique.. Or comme avènement de l'impersonnel, le refoulement est un phénomène universel, il fait comprendre notre condition d'être incarnés en la rattachant à la structure temporelle de l'être au monde. ». Sur le corps comme moi naturel, cf. *Php*, p. 239.

« La sexualité n'est ni transcendée dans la vie humaine, ni figurée en son centre par des représentations inconscientes. Elle y est constamment présente comme une atmosphère. Le rêveur ne commence pas par se représenter le contenu latent de son rêve, celui qui sera révélé par le second récit, à l'aide d'images adéquates ; il ne commence pas par percevoir en clair les excitations d'origine génitale comme génitales, pour traduire ensuite ce texte dans un langage figuré.(...) Ce qu'on vient de dire du rêveur est vrai aussi de cette part de nous-mêmes toujours ensommeillée que nous sentons en deçà de nos représentations, de cette brume individuelle à travers laquelle nous percevons le monde. Il y a là des formes confuses, des relations privilégiées, nullement « inconscientes » et dont nous savons très bien qu'elles sont louches, qu'elles ont rapport à la sexualité, sans qu'elles l'évoquent expressément. »¹

C'est effectivement la définition merleau-pontyenne du symbolisme qui assure d'abord la compréhension de ce que Freud désigne comme inconscient. Dans un deuxième temps, ce qui est découvert au niveau du pouvoir symbolique du corps s'étend chez Merleau-Ponty à l'ensemble de la perception et du corps percevant. L'inconscient n'est plus le nom d'une entité quantitative impersonnelle irréductiblement en amont de la conscience, c'est le nom même de la perception comme puissance et comme acte, c'est le sensible lui-même. L'inconscient est redéfini comme conscience archaïque qui élude les presque-objets avant de les poser. On reste en deçà du se représenter subjectif et de la position d'objets. La critique de la représentation porte sur l'inconscient et le conscient, en tant qu'il y a inconscient de la conscience², du moi, par exemple dans les formations réactives. Finalement,

¹ *Php*, p. 196.

² VI, p. 308 : « L'inconscient, ce n'est pas une représentation en fait inaccessible. Le négatif ici n'est pas un positif qui est ailleurs (un transcendant). C'est un vrai négatif, i.e. une *Unverborgenheit* de la *Verborgenheit*, une *Urpräsenation* du *Nichturpräsenitierbar*, autrement dit un originaire de l'ailleurs, un *Selbst* qui est un Autre, un Creux. »

« poser l'inconscient non comme conscience première à masquer, i.e adéquation oubliée (postulat de priorité de pensée conventionnelle, de priorité du sujet pensant), mais comme conscience indirecte ou sans exactitude ou pesant pour soi, près de soi, selon système de signes faiblement articulé, équivalences approchées (...) l'évitement du refoulé n'est pas savoir de l'inconscient, mais conscience indirecte aussi, ce qui est à éviter n'est pas nié (ce qui voudrait dire connu) mais contourné. »¹

L'inconscient ne se comprend qu'à partir de la perception, définie comme une articulation, une différenciation, c'est à dire comme la saisie d'un quelque chose qui fait sens, telle une figure sur un fond, par sa présence évidente, aux yeux du sujet charnel, sans activité de connaissance le doublant. Le diacritisme opérant dans la perception est aplati, tassé dans l'inconscient, ce qui fait disparaître le relief par lequel il y a sens offert. Ce qui n'est pas dire qu'il n'y a plus rien : il y a au contraire, et dans un sens ontologique fort, une prise glissante sur ce qui est. La représentation inconsciente est stricto sensu impossible :

« C'est en comprenant mieux la perception (et donc l'imperception) – ie : comprendre la perception comme différenciation, l'oubli comme dédifférenciation. Le fait qu'on ne voit plus le souvenir = non destruction d'un matériel psychique qui serait le sensible, mais sa désarticulation qui fait qu'il n'y a plus écart, relie. C'est cela qui est le noir de l'oubli. Comprendre que le « avoir conscience » = avoir une figure sur un fond, et qu'il disparaît par désarticulation – La distinction figure-fond introduit un troisième terme entre le « sujet » et « l'objet ». C'est cet écart-là d'abord qui est le sens perceptif. »²

¹ NC, p. 151.

² VI, p. 250.

Finalement, c'est le mode de fonctionnement de l'inconscient et la structure du refoulement, une fois redéfinis en termes perceptifs et phénoménologiques, qui permettent de remotiver la notion de forme chez Merleau-Ponty, en dehors de son contexte originellement gestaltiste. La critique de la représentation inconsciente permet de mettre en valeur la dimension asymptotique de l'inconscient¹. Modalité d'appréhension asymptotique du monde, l'inconscient a pour sens d'être la tension vers... sans position. Mais on pourrait pour finir ici objecter que le philosophe parle à plusieurs reprises d'un savoir de l'inconscient, du refoulé, qui ne serait jamais totalement ignoré. Ainsi la formule finale du Cours sur la Nature :

« La double formule de l'inconscient (« je ne savais pas » et « je l'ai toujours su ») correspond aux deux aspects de la chair, à ses pouvoirs poétiques et oniriques. »²

Or le savoir dont il s'agit ici n'est pas la connaissance rationnelle. Il s'agit davantage d'un mode d'être, d'une présence relative à l'évidence du senti³, d'une forme de « oui » adressé au senti, pour parler comme Nietzsche. Il n'y a pas rapport à un objet de connaissance mais à un rayon de monde, c'est à dire un particulier qui peut se généraliser et valoir comme dimension ; il n'y a donc pas contour positif et clôture, finitude orchestrée par le sujet, mais

¹ VI, p. 250 : l'oubli est une « manière d'être à...en se détournant de...- Le avoir conscience lui-même est à concevoir en transcendance, comme être dépassé par...et donc comme ignorance. ». Au travers du processus de l'oubli, c'est la dynamique même de l'inconscient, la modalité de son appréhension des choses, qui est donnée. Rappelons que dans *Php*, l'oubli est considéré comme un acte.

² CSN, p. 381.

³ Nous opposons ici évidence et vérité, l'évidence renvoyant au sensible en tant qu'il fait sens 1) de manière silencieuse, ie sans que le langage ne formate l'évidence pour la récupérer selon son sens, aux dépens de sa présence riche, du trésor qu'elle est, cf. note inédite sur Claude Simon ; 2) sans que ce sens soit donné par le seul sujet, l'articulation *logos endiathetos* – *logos prophorikos* étant une critique radicale de la *Sinngebung* husserlienne. La vérité renvoie en revanche aux processus d'objectivations du senti, fondés sur lui mais non assumés en tant qu'articulés à lui : la vérité de la science, par exemple, se caractérise par l'oubli de sa source. Comme le dit Merleau-Ponty, les vérités d'entendement ne sont vraies ensemble que relativement à un *sous-entendu*. Cf. VI, p. 252.

ouverture, transcendance, téléologie. Il ne s'agit donc pas d'un savoir au sens de connaissance, mais au sens de senti, où l'être total est engagé, et, dans ce sens, sait toujours plus ou moins ce qu'il fait,

« non pas dans le langage de la pensée conventionnelle, mais (...) comme on sait le réprimé, ie non comme figure sur fond, mais comme fond. »¹

On sait que Freud attendait de Binswanger qu'il établisse un pont entre la psychiatrie clinique et la psychanalyse, attente déçue pour une raison incontournable pointée par Freud – et qui reste d'actualité – : « qu'allez-vous faire de l'Inconscient ou plutôt comment allez-vous vous en sortir sans l'Inconscient ? »². Il n'y a pas de réfutation du réalisme de l'inconscient chez Binswanger ; l'inconscient n'est pas refusé pour les raisons classiques en philosophie ou en psychologie objective, soit la démonologie et le réalisme de l'inconscient. On a déjà vu comment Binswanger refusait l'énergétique freudienne et remettait à sa place le matérialisme en psychanalyse. Reste à montrer cependant comment le psychiatre conserve un sens à la notion d'inconscient. Binswanger remarque, contrairement à Merleau-Ponty qui ne voit dans l'inconscient qu'un problème quantitatif³, la double articulation du concept d'inconscient chez Freud : un état de fait descriptif et phénoménologique et une fiction topologique et énergétique :

« un « système » déterminé dans l'appareil psychéique. Or ce système n'est pas seulement une localité déterminée, un lieu topiquement déterminé dans l'appareil psychéique, où les investissements et les transpositions d'énergie, du point de vue quantitatif, se déroulent autrement que dans la localité du conscient ; mais toute cette construction de

¹ VI, p. 243.

² Lettre du 8 octobre 1936, Correspondance Freud -Binswanger.

³ Cf. de ce point de vue l'équivalence radicale posée par Merleau-Ponty entre la ça et l'inconscient, VI, p. 324.

secours ou cette fiction, qui s'appuie sur Fechner, ne sert finalement qu'à conférer au fait qualitativement autre, que nous désignons du titre d'inconscient, une expression sensible. »¹.

Binswanger fait finalement de la dimension psychique de l'inconscient sa réalité et le fond de son concept authentique, en critiquant radicalement son expression énergétique et quantitative, employée finalement par défaut par Freud, dans le goût de son époque. Or, cela revient à nier l'inconscient freudien, qui est essentiellement défini par sa dimension énergétique et quantitative. Avec Binswanger, on n'a plus réellement de processus primaire et on a plus d'inconscient freudien. Le terme n'est maintenu qu'en tant qu'il est déchargé. Quel est cet inconscient ?

« Les énormes différences qualitatives de ce fait psychéique - là, qui comme fait contredit, se déroule sous une récusation constante, et en conséquence, sous un éclairage différent à l'intérieur de la personnalité. »²

C'est avec cette promotion du conflit psychique que l'on obtient une conception authentiquement psychologique de l'inconscient, où on a affaire à une conception unifiée du sujet qui n'est pas hors du champ de son inconscient, mais qui est précisément aliéné à sa maladie dans le sens où ce lien, constant et existentiel, est d'expression : il parle sa maladie, la vit, et la sent ; c'est uniquement avec une telle conception que l'on peut comprendre le fait clinique pratique : « je l'ai toujours su »³. Cette thèse sur l'inconscient exprime au niveau psychologique et ontologique les mêmes vues que Merleau-Ponty et son idée nouvelle du savoir et du senti dans l'inconscient redéfini comme perception.

¹ PPC, pp. 138-139

² PPC, p. 139.

³ ACIP, p. 171.

C'est ainsi que Binswanger en vient, contre le terme freudien d'inconscient, à la promotion de celui d'Eros dans la reformulation de la relation entre inconscient et conscient. Cet Eros n'est pas un nom stratégique pour faire accepter la libido, comme le faisait Freud dans les années 1920, c'est le nom à donner à l'ensemble de la réalité biologique de l'organisme en tant qu'elle est liée à l'âme. L'Eros s'oppose ainsi à ce qui relève de l'intentionnalité, qui renvoie chez Binswanger à l'esprit¹. On identifie ainsi plus clairement le propos de Merleau-Ponty dans la phénoménologie de la perception et les raisons de la non-discussion directe d'avec Freud : c'est Binswanger qui présente le mieux, contre la lettre freudienne, l'enjeu psychanalytique pour Merleau-Ponty.

On remarquera alors que la critique de l'inconscient tient chez Binswanger à la réhabilitation de l'image contre le symbole et du contenu manifeste contre le contenu latent, ces « contre » n'étant pas exclusifs mais complémentaires : ils sont les uns à côté des autres et sont également importants. Plutôt que de produire un symbolisme objectif et universel, Binswanger s'intéresse ainsi de manière phénoménologique aux images typiques de la présence² : on retrouve dans la poésie, dans les mythes, dans les maladies « de tous les temps et de tous les hommes » des images privilégiées : aigle, faucon, milan, vautour, qui sont autant de « personnification[s] de notre être-présent ascendant et voulant nostalgiquement s'élever. ». Or, cette réconciliation de l'image et du symbole dans la catégorie unique des modes d'expression converge avec la critique merleau-pontyenne de l'exclusivité du symbole, voire de la focalisation sur l'enjeu linguistique du symbole et sur la tendance à ne penser qu'en termes de symboles

¹ On comprend alors mieux des affirmations du type : « Nous sommes rarement d'une essence seulement déterminée par l'esprit, mais le plus souvent aussi déterminée par l'éros – une opposition qui d'ailleurs n'est pas exclusive mais polaire », DLPT, p. 127.

² SLDR, pp. 80-81

en psychanalyse¹. En ce sens, la révision merleau-pontyenne du concept de surdétermination² permet de corriger ce primat freudien et lacanien du symbole, pour promouvoir un autre sens du symbolisme.

La profondeur de l'inconscient freudien est remplacée par l'analyse de l'expressivité corporelle et linguistique, en tant qu'elle dépasse les niveaux d'analyse empirique de la conduite, linguistique de la parole, et métaphysique de la vie rattachée à la métaphysique de la libido. La profondeur à laquelle on a accès par les manifestations expressives n'est plus celle d'un irréductible inconscient, mais celle de la structure ontologique qui se donne à voir. C'est pourquoi, dans l'analyse existentielle, les catégories fondamentales servant à l'analyse ne sont ni conscientes ni inconscientes³. Binswanger refuse finalement le terme au titre de sa dimension énergétique et quantitative problématique, mais la raison plus fondamentale en est la recherche d'une profondeur ontologique que l'inconscient freudien ne peut donner. La disposition que Binswanger entend trouver à l'origine des fantasmes relève de l'être, et elle est ce qu'elle est, sans reste ; elle

¹ Cf. la critique d'un certain traitement des faits de langage chez Freud et à partir de Freud, « La psychanalyse et son enseignement. », P2, p. 212. La réponse de Lacan vise selon nous à ratifier l'importance du symbolique, chez lui comme chez Freud. Insister sur l'importance, dans un phénomène, en l'occurrence un fait de langage relevant de l'acte manqué, sur ce qui est *déficitaire* dans le phénomène quant à son sens, sur le fait que ce défaut même révèle « quelque chose de tout à fait autre, qui veut se faire entendre », c'est bien insister sur le primat du symbole en psychanalyse. Cf. p. 213, *ibid.*

² On développera en détail cette reprise dans un prochain travail. Cf. cependant VI, p. 294. « Il n'y a pas d'associations qui jouent si ce n'est quand il y a surdétermination, c'est à dire un rapport de rapports, une coïncidence qui ne peut être fortuite, qui a un sens nominal. » La suraccentuation est l'équivalent merleau-pontyen de la surdétermination. L'association de la psychanalyse est rayon de monde, c'est à dire qu'elle vaut comme une initiation à l'Être à partir d'un particulier, ce particulier prenant une valeur générale et constituant le médiateur – le *mesurant*, comme dirait Merleau-Ponty – constant des expériences qui s'y rapportent. On retrouve ainsi, de manière opérante, le concept de surdétermination. Merleau-Ponty en fait un thème élémentaire dans sa reformulation de l'inconscient : initiation à l'être comme être de promiscuité, investissement du sujet dans son monde, ou encore découverte de l'amorphisme originaire de la chair, à laquelle chaque sujet donne un pli singulier, cf. P2, p. 278.

³ SLDR, p. 70.

n'est pas inconsciente au sens freudien, refoulée et cachée au sujet qui résiste à son identification, elle est ce par quoi le sujet peut avoir un monde, et la condition de possibilité du lien du sujet au monde et donc de l'existence des deux termes. Elle est le fondement de la présence qui n'admet aucun autre fondement plus originaire, il n'y a pas d'inconscient de la disposition de la constitution il n'y a que la constitution, c'est là l'originaire. La constitution ne peut pas être inconsciente dans la mesure où elle ne peut pas être refoulée, elle est toujours active. Donc conscient et inconscient, dans leur opposition freudienne, ne sont que des erreurs d'interprétation du psychique liés à la méconnaissance du socle ontologique de la présence.

« Un tel attachement exagéré à la mère n'est possible que sur la base d'un projet de monde qui ne s'édifie uniquement que sur la catégorie de la connexion, de la cohérence, de la continuité. Une telle compréhension de monde - ce qui ne signifie toujours aussi un tel accordement affectif – (Gestimmtheit) - n'a pas besoin d'être consciente, cela va de soi, mais nous n'avons pas non plus le droit de l'appeler inconsciente au sens psychanalytique du terme, car elle est au-delà de cette opposition ; elle ne concerne en effet rien de psychologique, mais quelque chose par quoi seul le fait psychologique devient possible. »¹.

Or, en thématissant ainsi le fond de la présence existentielle, Binswanger produit une réflexion qui rencontre en un sens, mais dans certaines limites, le réaménagement merleau-pontyen de l'inconscient au niveau de la perception. Pour les deux penseurs, le mode de pensée freudien est déficient car il manque de portée archéologique : ce qui est premier, ce n'est pas quelque chose comme l'inconscient, et encore moins sa formulation freudienne, c'est une disposition liée à une structure ontologique typique, qui seule peut, à condition d'être identifiée et formulée, rendre compte

¹ SLDR, p. 70.

de l'existence¹. Cette existence est un débat entre le sujet et son monde, débat signifiant et exprimant le projet de monde, l'intentionnalité primordiale rendant compte de l'engagement du sujet dans son monde. Avec Freud, l'analyse est partielle – manque une ontologie et une théorie de la perception – et partielle – l'inconscient n'est finalement compris et porteur en psychanalyse qu'en raison de son lien à l'économique et de sa capacité explicative, et non en raison de son pouvoir de compréhension de la conduite dans sa portée phénoménologique et descriptive. Freud reste dans une perspective anthropologique naturaliste et manque donc nécessairement l'anthropologie véritable, ontologique.

En retour, notons que la grande différence entre Binswanger et Merleau-Ponty tient à l'absence d'une véritable théorie de la perception chez le psychiatre. Là où les deux penseurs convergent remarquablement en termes de démarches et d'orientation, Binswanger reste psychologue et prend la perception comme un acquis ; à le lire, elle ne pose pas réellement problème, elle n'est pas un problème psychologique. Paradoxalement, la focale phénoménologique de Binswanger sur le thème de l'apparaître, l'analyse et la méthode husserliennes en viendraient presque à le faire oublier, mais jamais il ne se demande ce que c'est que percevoir : on s'installe d'emblée dans une perspective ontologique qui lie une structure typique et une existence, un contexte mondain qui lie sujet et monde par un projet déterminé, un contexte analytique où médecin et malade ont à communiquer dans une humanité à construire qui seule permettra la redescente du patient sur terre, etc... Mais jamais le fait de la perception n'apparaît. Et pour cause : Binswanger ne s'intéresse qu'à l'analytique intentionnelle, soit un positivisme phénoménologique dénoncé par Merleau-Ponty². C'est dans cette absence de la perception prise au

¹ Voir de ce point de vue l'analyse de l'avarice produite par Binswanger ; cf. SLDR.

L'avarice est par ailleurs un des exemples préférés de Merleau-Ponty, cf. *Signes*, p. 290.

² « L'inconscient », in *Parcours deux, 1951-1961*, Verdier, 2000, p. 274. Intervention initialement tenue au *Vième colloque de Bonneval*, H. Ey (éd.), Paris, Desclée de Brouwer, 1966, p.143. Cf. *VI*, pp. 296-297.

sérieux que réside peut-être le grand silence de Merleau-Ponty sur Binswanger.

Reste que là encore, le psychiatre lance une réflexion qui laisse songeur : se demandant ce qui pourrait être derrière la structure ontologique qu'il a mise à jour¹ et qui pourrait constituer le terme de l'archéologie entreprise, Binswanger donne trois types d'orientations possibles : les réponses de la foi et des mystiques, les tortures et délires de la métaphysique et enfin les réponses philosophiques romantiques du type de celles de Plotin, Schelling, ou encore Schopenhauer² âme du monde, idée de ordre divin du monde prédestiné. Ce qui pourrait bien être derrière, en un sens, et c'est là notre interprétation, ce serait quelque chose comme l'ontologie de la chair, la métaphysique du sensible.

En conclusion, il apparaît que la lecture de Binswanger a un efficace sur Merleau-Ponty bien au-delà de la thèse de 1945 et ne sert pas uniquement à une critique de la psychanalyse, bien qu'il soit l'interlocuteur privilégié de Merleau-Ponty sur la question, mais informe également l'anthropologie merleau-pontyenne et l'ontologie finale en tant que psychanalyse de la chair. Les fondements de la rencontre étant posés, ce sont ces points qui concentreront dès lors nos efforts pour un prochain travail.

¹ FVHIV, p. 76

² Binswanger pense à *Paerga et Paralipomena*, I.